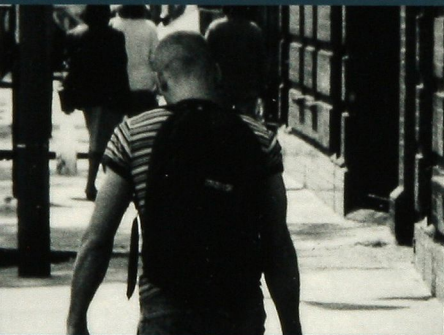


ANDRÉ MARTIN

L'IMPASSE D'A.S.



DES PHOTOGRAPHES
DAZIBAO



DES PHOTOGRAPHES
DAZIBAO

L'IMPASSE D'A.S.

récit photographique

Ouvrage sous la direction de France Choinière

Conception graphique de Joanne Véronneau

Texte révisé par Janou Gagnon

DAZIBAO

centre de photographies actuelles

4001, rue Berri, espace 202

Montréal (Québec) H2L 4H2

téléphone: 514.845.0063

télécopieur: 514.845.6482

dazibao@cam.org

Dépôt légal: 3^e trimestre 1999

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Dazibao et André Martin

Tous droits réservés

ISBN: 2-922135-08-X

Distribution:

ABC Livres d'art Canada

372, rue Sainte-Catherine O. #230

Montréal (Québec) H3B 1A2

téléphone: 514.871.0606

télécopieur: 514.871.2112

À mon amie Louise Viger

... et puisque sans modèle mon art ne peut rien,
je tracerai vos traits pour retrouver les siens.

MICHEL-ANGE

Sonnet à Luigi del Ricchio (en mémoire de Cecchino Bracci)

Wie wohl wird mir geschehn
Wenn ich den Port der Ruhe werden sehn.
Da leg ich den Kummer auf einmal ins Grab,
Da wischt mir die Tränen mein Heiland selbst ab.

Comme je me sentirai bien
lorsque je verrai le port de la tranquillité.
Là, à jamais, je coucherai l'affliction au tombeau,
là mon sauveur lui-même essuiera mes larmes.

ERDMANN NEUMEISTER

Ich will den Kreuztab gerne tragen

ANDRÉ MARTIN

L'IMPASSE D'A.S.

récit photographique

DES PHOTOGRAPHES
DAZIBAO

Rien n'allait plus. J'en avais marre de la galerie. J'avais l'impression que je n'y apprenais plus que la répétition. Les photographes m'irritaient avec leurs suppliques, leurs requêtes, leurs exigences. On leur construisait des murs de gypse qu'on devait ensuite peindre en suivant des indications de couleurs reçues à la dernière minute, à partir d'échantillons de compagnies européennes sans équivalent à Montréal. Il fallait alors implorer, un jour de Yom Kippour et après mille salamalecs, un marchand de peinture juif de la rue Fairmount, seul commerçant de Montréal qui pouvait recréer la teinte désirée grâce à un appareil dont il était alors l'unique dépositaire. On mettait à leur disposition des machines fumigènes à la glace sèche dégageant un smog artificiel au parfum moribond à travers lequel on devait tout de même travailler le mois durant en portant des masques car cette fumée synthétique s'avérait hautement toxique. Naturellement, on souffrait d'allergies et les courroies de caoutchouc enflammaient la peau de notre visage autour des oreilles et sur les ailes du nez ; des rougeurs puis des plaques croûteuses s'étaient progressivement sur notre visage. On leur installait des écrans géants toujours trop petits, selon eux, pour leurs projections vidéos. On leur construisait de fausses ruines avec des tonnes de vieilles briques patinées par le temps et récupérées sur des chantiers de construction

afin de respecter nos budgets de présentation régulièrement vérifiés par les scrupuleux agents des ministères. Naturellement, on était en février et les briques étaient collées les unes aux autres par des couches de glace, on s'écorchait les doigts à les manipuler depuis les rames jusqu'au diable, et je ne parle pas des engelures. Sans oublier que l'artiste ne se présentait pas à la cueillette, ni le soir du démontage. Encore une fois il fallait, seuls, les recharger dans les conteneurs. On devait parfois faire monter les images photographiques sur des feuilles d'aluminium tellement plus « classe » que le congloméré ou la mousse pressée. Ces plaques de métal étant recouvertes d'une couche graisseuse, on devait préalablement les faire tremper dans des bains d'acide bromhydrique dilué dans trois parties d'eau afin de les rendre propres au montage à sec. Lorsque leurs images faisaient deux mètres par trois, et parfois plus, on ne pouvait trouver de bains suffisamment grands. J'avais inventé un système de pulvérisation manuelle et je décapais les feuilles de métal dans la ruelle adjacente. Bientôt, le service de la protection de l'environnement de la Ville de Montréal nous fit des problèmes, car on avait peur d'une éventuelle contamination de la nappe phréatique. Je me souviens aussi de cet artiste qui n'avait pas présenté d'œuvres pour le jour du vernissage de son exposition à cause d'une panne de création incontrôlable. Il avait fallu trouver, pour le défendre et ne pas perdre la face, des arguments infaillibles et séduisants pour la critique. Nous avions prétendu un *work in progress* autant fortuit qu'inopiné, une sorte de happening de l'absence. Je n'en pouvais plus de leurs angoisses, de leurs plaintes continuelles, de leur manque de discernement lors des accrochages, de leurs petites mesquineries. Les murs s'avéraient toujours trop hauts ou trop bas, le vert chartreuse un peu trop vif, la fumée trop dense, l'aire d'exposition

trop restreinte pour les ruines de briques, bien qu'on leur ait eu fait parvenir préalablement le plan de leur salle en plusieurs exemplaires. En cinq ans dans cette galerie de photographie contemporaine, deux maigres remerciements. Et je ne parle pas de leurs agents qui venaient, l'écume au bec, pour faire des chichis et défendre leur part de gâteau dans la perspective d'une vente qui, de toute façon, ne se produisait jamais. Et toutes ces réunions de l'association des galeries d'art auxquelles il fallait participer, interminables soliloques de gens qui n'avaient rien à dire et tout à prétendre, qui rejetaient du revers de la main un merveilleux projet avec le Japon sur lequel j'avais travaillé pendant un an, sous prétexte que ce type d'échanges avait des allures suspectes d'institutionnalisme, ce qui n'était pas *in* du tout. J'en étais venu peu à peu à détester l'art, et la photographie en particulier. Pour supporter tout cela, je faisais de la coke que je sniffais à intervalles de plus en plus rapprochés, expliquant mes reniflements chroniques par des allergies, des rhumes des foins, de l'asthme. Ma muqueuse nasale fut bientôt irritée, puis complètement brûlée par la poudre, et la lame perpendiculaire de l'ethmoïde commença à se désagréger. Je devais respirer par la bouche, asséchant ainsi mes papilles, ce qui rendait mon élocution trop rapide, difficile, pâteuse et, aux mauvais jours, complètement incompréhensible. Je dus changer mon mode d'absorption et me résoudre aux intraveineuses. S., qui était passé par là, me montra comment faire, le garrot, la seringue, les endroits stratégiques et imperceptibles comme les entre-doigts des pieds ou la peau fine entre le scrotum et l'anus. Et je me surpassais. Les expositions recevaient tous les éloges, on disait que ma galerie était la plus dynamique du Canada. Bientôt, je n'eus plus suffisamment d'argent. J'étais encore jeune alors, et j'en profitais. Je suis

devenu une escorte à temps partiel. Ça bouclait les fins de mois en rapprochant l'horizon jusqu'à mon visage bientôt pâle et laiteux comme celui d'une mauvaise statue de cire, un horizon puant les émanations fermentées d'amyle, opaque et désormais vertical. Je descendais lentement vers un abîme irrésistiblement glauque, j'aimais m'imaginer en batracien de marécagé, en vampire famélique et superbe, mais je devenais cynique, arrogant comme un vaurien errant dans une interminable nuit. Et les gens du milieu qui, au début, me trouvaient trop institutionnel commençaient à apprécier ma compagnie. Ma production personnelle s'en ressentait, je photographiais des cadavres. J'exposais leurs chairs tuméfiées et pourries, perforées de balles, rongées par des acides. Quand mon complice de la morgue se vit contraint de m'interdire l'accès aux frigos, m'ayant surpris à certains attouchements indignes de ses moribonds chéris — je léchais un flanc purulent —, je demandai à un expert en maquillage de cinéma de me fabriquer de faux macchabées, de me dessiner des blessures plus fraîches et plus brillantes encore avec des gelées cramoisies et des crèmes translucides couleur de miel qui reproduisaient à merveille le plasma. J'aimais maintenant les images spectaculaires.

J'ai dû laisser mon appartement d'Outremont, ne cadrant plus avec les habitants ; on me dévisageait avec condescendance comme un vulgaire mendiant, je faisais tache dans le quartier. J'ai donc déménagé dans une coopérative d'habitation construite dans une école abandonnée depuis plusieurs années, au sein de laquelle j'occupais la noble fonction de jardinier. Je croyais trouver du réconfort dans ces tâches simples et primaires ; l'air de l'extérieur me redonnerait

peut-être un teint plus appétissant. Mes clients me délaissaient. En visite chez mes parents, je m'étais rendu aux Jardins de Métis afin de voler des graines de pavots bleus que Madame Reford avait jadis fait venir du Népal. Un après-midi d'automne, j'avais sauté la clôture des jardins fermés pour la saison morte et je m'étais rempli les poches. J'avais semé les graines rares aussitôt revenu à Montréal à travers les plants de delphiniums et de gaillardes, en espérant extraire de leurs boutons pulpeux des liqueurs interdites ; mais le gel subit et l'acidité du sol eurent raison de mon larcin, les semences n'ont jamais poussé.

À la maison, j'étais devenu insupportable, irascible, colérique et ignoble. S. et moi nous disputons constamment. Nous nous détruisions mutuellement. Je dormais à peine, souvent en manque sans doute, même si je ne voulais pas l'admettre. Je me trouvais dégoûtant. Pendant ces nuits d'insomnie, je souffrais de tremblements incontrôlables, je vomissais de la bile filetée de sang noirâtre et je pouvais rester des heures prostré dans mes déjections.

J'arrivais toujours en retard à la galerie où alors il m'était impossible de me concentrer. Après de longues nuits à transpirer et à geindre, je dormais le jour sur mon bureau, j'oubliais les rendez-vous, je faisais des crises aux visiteurs trop zélés, j'ai même définitivement interdit l'accès à un critique pourtant toujours si généreux avec nous. Ma codirectrice me conseilla de partir pour Paris, où nous avions été invités par le Mois de la Photo, sans doute pour que je me fasse oublier un peu et pour réparer les pots que je cassais, mais également — et je la comprenais bien — pour se débarrasser de moi car avec elle aussi, j'étais devenu une véritable ordure. Je ne daignais plus

la saluer en entrant le matin, je critiquais tous ses choix professionnels (je ne m'intéressais surtout pas à sa vie personnelle) et je la regardais avec un mépris tranchant comme une lame de guillotine, mépris qui, en fait, n'était destiné qu'à moi-même.

À Paris, peut-être à cause du dépaysement, de la distance prise avec ma défaite, j'ai ressenti un bien-être que je n'avais plus éprouvé depuis longtemps. J'étais soulagé d'un poids immense et, sans savoir comment, l'espoir m'était revenu. Je diminuai sensiblement mes doses que je me procurais à Barbès auprès d'Aziz, un dealer que m'avait recommandé un de mes clients, un homme un peu gros que je voyais de temps en temps et qui m'aimait bien. Sa générosité égalait sa patience, car je n'avais plus vraiment la forme pour ça non plus, alors il me faisait raconter ce que je lui ferais plus tard, le jour où je me porterais mieux. Il m'attachait sur le sol froid de sa cuisinette et je lui faisais le récit de nos ébats futurs. Il se branlait frénétiquement et éjaculait sur mon visage. Son sperme me brûlait la peau. Il m'avait avancé une partie des sous pour mon voyage à Paris.

J'habitais un petit hôtel de la rue Cassette payé grâce à une subvention du Conseil des arts que ma codirectrice avait obtenue pour moi. Je ne comprends pas encore aujourd'hui comment, malgré que j'aie été pendant tout ce temps odieux avec tout le monde, indifférent à leurs problèmes, égoïste, abject et cruel même, on a pu être si gentil avec moi. Je me levais tôt et j'allais, à l'aube, marcher dans les jardins du Luxembourg où des groupes de coureurs aussi insomniaques que moi faisaient leur jogging. Je me reposais près de la fontaine Médicis si joliment ornée de belles

guirlandes de lierres. Le jour, je visitais les expositions du Mois sans aucune autre ordonnance que celle du catalogue. L'art m'avait rendu malade, voilà qu'il semblait vouloir me guérir. De ces expositions, je ne voulais rien analyser. Je m'imprégnais des images comme si elles avaient été différentes de celles que je présentais, parce qu'accrochées sur d'autres cimaises. Elles remplissaient mon cerveau désabusé et vidé, elles le gavaient. Je rencontrais des gens qui connaissaient mon travail de galeriste, l'annonce de mon désœuvrement n'avait pas encore franchi l'océan. Ces gens me manifestaient un certain respect lorsqu'ils croyaient pouvoir tirer de moi quelque avantage, faire exposer chez moi un de leurs artistes, écrire un texte pour une de nos publications, obtenir une invitation pour une conférence ou un voyage de recherche. Même si je n'étais pas dupe des motivations de leur intérêt, ce respect factice et leur obligeance me rassérénaient, comme les photographies vues lors de mes tournées. En fin d'après-midi, je me rendais à la piscine des Halles. Nager a toujours été pour moi plus qu'un sport, une sorte de transe voluptueuse. J'aime sentir mon corps glisser à fleur d'eau, j'aime cette demi-cécité, ce flou sous-marin analgésique. À la piscine des Halles, entre la mosaïque de petites porcelaines bleues et le jardin tropical, entre les deux lignes fragmentées de mon couloir, je ne pensais plus, je ne souffrais plus. Ensuite j'allais boire une bière à l'Open Café en grignotant des cacahuètes. L'appétit me revenait, je reprenais du poil de la bête. Paris était devenu mon sanatorium.

La veille de mon départ, je rencontrai le directeur de la Maison européenne de la photographie avec qui j'avais eu quelques contacts. Il m'invita à revenir le lendemain au vernissage de

la grande rétrospective de Pierre et Gilles et à l'accompagner ensuite au Queen, une discothèque branchée des Champs-Élysées réservée ce soir-là par le célèbre couple de photographes pour fêter leur vingtième anniversaire de collaboration artistique. « Tout le monde y sera, me dit-il, tous les collectionneurs, tous les modèles, Jean-Paul Gauthier, Catherine Deneuve, Sylvie Vartan, Lio, Étienne Daho et tous les garçons magnifiques qui posent pour eux depuis toujours. » Malheureusement, je rentrais à Montréal le lendemain et je ne pouvais déplacer mon vol qu'en payant un supplément. Il ne me restait plus d'argent, j'avais flambé ma bourse. « Tiens, me dit-il, voici tout de même le laissez-passer de la fête. »

Il s'agissait de la reproduction d'une de leurs œuvres, celle que la Mairie de Paris avait retirée de l'exposition à cause de son caractère trop explicite. Un homme était photographié assis devant un miroir au milieu d'animaux en peluche. Il ne portait qu'un chapeau de cow-boy noir et des santiags assorties. Il avait le bras droit tatoué d'une rose rouge, agrippée à sa peau entre l'épaule et le biceps. Il fixait la caméra avec un regard aussi bleu qu'indifférent, mais tout de même provocateur du fait de cette indifférence crâneuse. Les artistes avaient fait imprimer sur son sexe une pastille à gratter, de cette encre grise et caoutchoutée semblable à celle que l'on utilise pour les billets de loterie. La scène était comprimée dans un cœur et parsemée de petites étoiles multicolores tout à fait dans le style kitsch de Pierre et Gilles. Au verso, on voyait un dessin en blanc sur fond noir représentant deux petits visages de matelots, également dans un cœur, sous lequel on pouvait lire dans un phylactère que tenaient par le bec deux oisillons : *Pierre et Gilles vous invitent à*

fêter leur 20 ans mardi 26 novembre à partir de minuit au Queen, 102, av. des Champs-Élysées. DJ : Laurent Wolf – Décor : Xavier Cocquerelle. En bordure, c'était écrit : Gratter c'est gagner. Je demandai un deuxième carton au directeur car je brûlais maintenant d'envie de gagner. J'aurais dû me méfier de ce genre de loterie.



Pendant le vol du retour, je pris la décision de laisser la galerie. Je ne pouvais plus continuer ainsi, sans la foi, sans ce respect essentiel envers mes artistes et leurs productions, respect que j'éprouvais pourtant si profondément au début. J'avais décidé de me reprendre en main, de tourner cette page noire, gluante comme une feuille de goudron. J'avais besoin de solitude. Nous étions, S. et moi, stigmatisés par notre ancienne relation, il fallait aussi nous éloigner l'un de l'autre. Il m'était impossible de m'imaginer me séparer de lui définitivement. Je ne savais pas comment lui annoncer cette pause nécessaire entre nous, cette essentielle distance à tracer. Je fus d'une lâcheté impardonnable, je lui laissai un message téléphonique trop bref pour ce qu'avait été notre amour.

Je vendis certains meubles, tous mes livres et mes disques, donnai mes vêtements de directeur à des organismes de charité, rangeai tous les tableaux, toutes les photographies, mon espace ainsi nu s'accordait davantage à mon humeur d'alors. Je ne conservai qu'une seule image, ce carton d'invitation polychrome déposé sur le lutrin du piano, seule musique envisageable désormais. Je ne travaillais plus et je désirais retourner à ma production mais je n'avais aucune

idée, je n'avais rien à dire, c'était le désert à l'intérieur de moi, je me sentais aussi vide et informe qu'un vieux sac de papier brun mouillé. Des jours entiers se déroulaient sans que rien ne survienne, rien du tout. Ma vie passée me répugnait, celle de la fin, des inconnus, des joutes sombres et poisseuses, des garrots et des cuillers brûlées. Pourtant, je sentais en dedans de moi que je devais en tirer quelque chose. Une sorte d'urgence molle me tenait en vie.

Je me mis à écrire de courts poèmes relatant ma dérive.

*Je me lève et me regarde dans la glace,
Mon visage est recouvert de sperme.
Je vais au lavabo pour me laver,
l'eau se brouille.
Je n'efface pas les faits, seulement les évidences.*

*Je me lève et me regarde dans la glace,
Mon visage est recouvert de merde.
Je vais au lavabo pour me laver,
l'eau se colore de brun.
Je n'efface pas les faits, seulement les évidences.*

Le temps passait ainsi, interminable. Parfois un seul poème par semaine. Rien d'autre. Je ne répondais pas au téléphone que je serrais pourtant sur mon cœur comme un petit animal, prostré

des jours durant dans un coin du salon. Je regardais l'homme assis dans son cœur de pacotille sur le lutrin du piano. Ses yeux bleus semblaient m'appeler, mais je n'entendais rien, rien que le silence bleu des ses yeux de papier.

Et puis vint le printemps. Je m'obligeai à sortir davantage, surpris de sentir l'air tiède sur mon corps comme une découverte. J'avais oublié le plaisir de marcher, comme ça, sans destination. Aller jusqu'au carré Saint-Louis me semblait une expédition, mais je bravais la distance, les passants, la rumeur. Un jour, je rencontrai un copain sur la rue, un de mes anciens modèles utilisé pour une série sur les dos d'hommes. Il s'agissait de mon dernier projet avant de piquer du nez. Je demandais à des garçons de poser pour moi, je leur faisais prendre les attitudes de sculptures de l'Antiquité ou de la Renaissance, mais je les photographiais de dos. Je me souviens que pour lui, un rouquin au corps fabuleux rencontré lors d'une conférence au CCA, j'avais retenu la posture du Doryphore. Il ne m'avait pas vu depuis cette époque et fut surpris de me voir si pâle, en si piteux état. « A., me dit-il, il faut se revoir, tu me manques, allons prendre une bouchée, que fais-tu maintenant, as-tu le temps ? » Son enthousiasme me réconforta, j'acceptai. Nous allâmes dans un petit café de la rue Saint-Laurent et il m'obligea à tout lui raconter, ma mine l'inquiétait. Je lui racontai mon départ de la galerie, ma pause avec S. Il y avait maintenant quatre mois que nous ne nous étions pas revus et il me manquait énormément. Tous les petits détails d'une vie à deux, ces insignifiances qui trament le quotidien des amoureux, me rendaient

malade de nostalgie. J'avais oublié les mauvais côtés, les disputes, les querelles, les mesquineries, les méchancetés. Je ne me souvenais plus que des petits bonheurs anodins. Pour ne pas risquer de briser l'estime qu'il semblait avoir pour moi en lui racontant mes sales histoires de salacité et de stupre, je ne lui parlai pas de mon passé immédiat. P. me dit, avec une ardeur contagieuse, qu'il allait me prendre en main, qu'il fallait retourner au gym, mieux m'alimenter. Il me téléphonerait chaque jour, il veillerait sur moi. Bien que je ne comprisse pas un dévouement aussi fortuit, je ne pus refuser, il irradiait la santé et la joie de vivre, son contact me donnerait de l'oxygène, j'allais m'agripper à lui, il deviendrait ma bouée de sauvetage. Je rêvais déjà qu'il viendrait dormir à la maison les soirs plus lourds, il me prendrait dans ses bras musclés et me ferait les petites cuillers dont je m'ennuyais tant, les petites cuillers de S., son haleine chaude à mon cou, son abandon dans le sommeil. Souvent la nuit, je le regardais dormir et, même si nous nous étions querellés, son visage endormi conservait le calme paisible des jours heureux... P. ne pourrait me les rendre, mais il saurait peut-être me les faire oublier en les remplaçant illusoirement. J'en étais là, ne pouvant me relever seul, à m'accrocher au premier venu.

Voilà que P. s'était mis en tête de me présenter Brahms, un de ses amis de South Beach, à Montréal pour les vacances de Pâques. Il s'était exilé là-bas pour travailler comme acupresseur ou quelque chose comme ça. P. organisa une promenade sur la montagne, il pensait que ce serait le lieu propice pour provoquer une idylle. Je me souviens que, marchant derrière moi, P. avait dit à son copain : « Regarde son cul, je te l'avais bien dit... » Je m'étais retourné alors et il m'avait

décroché un sourire entendu qui m'avait chaviré. L'ami de P. avait un sourire tout en petites dents sorties de lèvres d'un rouge carmin irrésistible. Je les invitai ensuite à la maison pour un café, mais Brahms demanda un tilleul. Comme je n'en avais pas, je courus à la fruiterie pour en acheter et lorsque je revins, je le trouvai assis au piano jouant de mémoire une passacaille de Bach. C'en était trop, ce sourire perlé et le morceau de musique me firent craquer immédiatement. Il cessa de jouer à mon arrivée et prit dans sa main le carton d'invitation. Il me dit : « Tiens, mais c'est A.S., tu le connais ? » « Non, lui dis-je, jamais entendu parler, c'est une invitation que j'ai reçue l'automne dernier. » Il rajouta : « Mais oui, regarde, sous la pointe du cœur, son nom est écrit : A.S., tu vois ? » Oui, je voyais maintenant, A.S., sous la pointe du cœur mais, chose étrange, je ne l'avais jamais remarqué. « Qui c'est ce type ? » ai-je demandé. « Oh, un gars que j'ai rencontré un jour à Los Angeles » me répondit-il vaguement, comme s'il voulait changer de sujet. Nous passâmes au salon et continuâmes à parler à bâtons rompus sous les clins d'œil complices de P. Il revint me voir le lendemain, trouvant un prétexte quelconque, et se remit à jouer avec le carton. Je m'approchai de lui en frôlant mon corps au sien pour sentir son odeur, pour le toucher. J'appuyai ma tête sur son épaule, comme un oiseau timide se poserait sur la branche d'un arbre. Il me repoussa immédiatement avec dégoût. Je compris qu'il n'était pas venu pour moi mais pour le carton. Il me dit, pour changer de sujet et pour me faire bien comprendre que je ne l'intéressais pas : « J'ai rencontré A.S. à Los Angeles il y a deux ans. Je buvais un mokaccino à une terrasse sur Hope Street près du musée d'Isozaki. A.S., assis non loin de moi, ne cessait de me regarder. Tu sais, il a le regard très perçant pour quelqu'un qui a les yeux bleus, et il avait un petit air triste

comme celui de mon chien. Il portait, je m'en souviens très bien, une chemise à manches courtes en vichy rouge et bleu qui moulait bien ses biceps. C'était un vrai pétard, tu peux me croire, mais sans l'attitude arrogante des beaux gars de L.A. Il avait même l'air timide... Il s'est levé, m'a demandé s'il pouvait s'asseoir avec moi. Tu comprends que j'ai dit oui immédiatement ! Nous avons parlé un peu et je l'ai emmené chez moi. Tu savais qu'il fait des films pornos ? » « Non, pas du tout, lui répondis-je d'un ton sec. C'est sans doute pour cela que Pierre et Gilles ont désiré le rencontrer... » « Pierre et Gilles ? » me demanda-t-il. « Oh, laisse faire Brahms, lui répondis-je en lui retirant sèchement le carton des mains, je dois maintenant sortir, un rendez-vous urgent, excuse-moi de te presser ainsi mais c'est comme ça. » Je l'accompagnai à la porte, déconfit et humilié. Du coup, son sourire devint pitoyable, ses lèvres se gercèrent et ses dents se tachèrent de tartre. Je fermai violemment la porte derrière lui. Il avait été séduit par un vulgaire acteur de porno, certes avec les yeux bleus, les bras comme ça et, si j'en croyais le maudit carton, avec une queue... mais ça, il ne pouvait pas le savoir avant de l'avoir vu nu... Et moi, un véritable artiste... bof, un peu paumé certes, mais gentil et tout et qui courait, un vrai débile, lui acheter de la tisane de feuilles que je ne boirais jamais ; et ce piocheur de piano qui me rejetait comme un rien du tout, un minus, un trou du cul ! Je pris le carton et le lançai au fond d'un tiroir. La colère me ressuscita instantanément. J'étais redevenu moi-même, je retrouvais enfin le bon vieux A. d'avant. Je saurais bien me venger de ce petit ramancheur de Miami, il ne perdait rien pour attendre.

Le monde n'avait qu'à bien se tenir !

C'est avec une rage nouvelle que je retournai à ma production visuelle. Je repris mon projet de dos d'hommes. Je demandais à mes modèles de venir dans mon studio et je les photographiais, nus, dans des positions empruntées à la statuaire antique, exactement comme j'avais commencé de le faire avec P. Je ne leur disais pas cependant qu'une fois les images tirées, j'utiliserais des armes à feu pour leur perforer le corps en créant de merveilleux réseaux de trous de balles qui brûleraient le papier en le déchirant violemment, que je voulais les transformer en champs de bataille, les labourer d'obus, que j'apposerais des cachets de cire chaude et y collerais des mèches de cheveux roux, que je les recouvrais de viscères de porcs, les enduirais d'une flaque de mon sang, que j'y planterais de longues aiguilles empoisonnées reproduisant les dessins complexes de dragons maudits qui hanteraient, tels des tatouages maléfiques, le calme invitant de ces plages dorsales tant désirées sur lesquelles je ne m'étais jamais étendu. J'avais envie de photographies mutilées, je me voulais sorcier et réaliser de méchants gris-gris, de sales fétiches, des images vaudou pour me venger de la vie et des hommes.

Un jour à la librairie l'Androgyne, je crus reconnaître le visage d'A.S. sur la couverture d'un magazine. On disait qu'il leur avait accordé une entrevue exclusive. J'allais enfin savoir ce que mon rival du printemps avait dans les couilles. J'y appris qu'il avait fait ses beaux-arts à Liverpool, qu'il chantait dans un groupe rock, les Whatever, et qu'en plus d'avoir tourné dans des films pornos sous la direction de Chi Chi la Rue, il avait écrit de la poésie et un roman. L'article était illustré de plusieurs images où il apparaissait tantôt mignon comme un petit berger dans un chandail de laine irlandais, tantôt comme un véritable voyou, le cou enserré dans un collier de chien clouté et portant un pantalon de cuir qui moulait ce pourquoi l'industrie pornographique en avait fait sa mascotte de prédilection. Il avouait sans gêne aucune, et même avec une raillerie évidente, qu'il faisait encore de la prostitution. On annonçait qu'il serait *Guest Editor* pour le prochain numéro de *POZ*. Mon rival était vraiment une star internationale, un mensuel mexicain l'invitait à concevoir une de leurs parutions... Je commandai un exemplaire de *Brutal*, son roman. Ce type m'intriguait désormais. Comme lui, j'avais fait mes beaux-arts, je chantais maintenant dans un ensemble vocal, notre répertoire se composait d'œuvres de Gesualdo mais tout de même, j'avais fait de la figuration dans un film avec Charlotte Gainsbourg et dans

Lilies, l'adaptation cinématographique des *Feluettes*, nous connaissions tous les deux le monde de la prostitution, je n'en avais pas fait longtemps mais ma carrière d'artiste m'y avait très bien initié et, surtout, il écrivait. Il me tardait de le lire car j'étais persuadé que ce serait mauvais. Je trouverais là mon ultime consolation.

J'ai dévoré son livre, chaque page tournée me restait dans la gorge. Son écriture confondait le vrai et le faux, il racontait la dérive troublante d'un être abusé et perdu, méprisant et fier, sensible. Le récit débutait par une scène superbe de dépouillement. Dans un appartement abandonné, une sorte de taudis fréquenté par des junkies, une piquerie de Londres, on découvrait le narrateur, allongé sur une paillasse, reprenant lentement conscience, émergeant avec difficulté d'une longue torpeur avec, à son bras, des traces de sang séché, filigrane brun dessiné sur un vélin translucide, l'aiguille de la seringue encore enfoncée dans la basilique. Afin d'accentuer l'effet de désarroi de son héros, A.S. fragmentait le temps de la narration, et notre confusion s'accordait parfaitement à la sienne. Le livre se terminait sur une insupportable scène où il étouffait un ami sidéen en le serrant dans ses bras, comprimant sa cage thoracique, faisant éclater ses poumons gorgés des sécrétions gluantes de la cystite jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cette scène d'implacable lucidité, de compassion extrême, d'amour infini me bouleversa profondément. Je ne pouvais plus détester cet homme qui savait plonger si profondément dans la fange du désespoir, qui nous y conviait en nous prenant par la main afin de nous protéger de ces horreurs abyssales, avec cette humanité sublime qu'ont parfois les gens qui vivent loin de l'orient, dans ces pays ignorés, sans horizon ni

perspective. Fatale et morbide Thétis, il nous ramenait finalement sur les rives d'un Styx noir pétrole d'où émergeaient encore des chimères belles et séduisantes comme des venins.

Lorsque je mis la main sur le nouvel exemplaire de *POZ*, j'appris qu'A.S. était séropositif.

La direction du magazine mexicain avait donné carte blanche à A.S. Il avait réalisé une entrevue avec Edmund White pour la sortie de son dernier roman, *The Farewell Symphony*. Il avait aussi donné quelques pages à S., un de ses amis peintre. Certaines de ses œuvres s'y trouvaient reproduites. Comme ces tableautins m'intriguaient... On aurait dit des agrandissements de vues microscopiques de virus, de lambeaux de peau infectés par le chancre mou d'Indonésie, de tranches d'opales irriguées de couleurs radioactives et irisées. Dans le liminaire où il avouait sa séroposivité, il affirmait quelque chose qui m'a d'abord profondément révolté, une déclaration que je mis du temps à comprendre. Il disait ne pas toujours avoir des relations protégées avec ses partenaires. Je pensai immédiatement à Brahms et fus révolté qu'il eut pu l'infecter. Ensuite, à force de penser à *Brutal*, je compris comment une telle sentence pouvait modifier la conscience de la réalité. La crânerie de son ton témoignait d'une volonté politique évidente en relançant la question de la responsabilité de la contamination qui, en dernier appel, relevait de notre choix personnel à nous protéger ou non. C'était à la fois lâche et lucide. Comment reprocher au désespoir ces distorsions de la morale ?

Un ami me rapporta de Londres son livre de poésie *If Language at the Same Time Shapes and Distorts Our Ideas and Emotions, How Do We Communicate Love?* Un objet magnifique, une toute petite publication de 10 par 12 centimètres, dont il avait lui-même réalisé la mise en page et la maquette de couverture. A.S., recroquevillé, amputé et distordu, figurait sur un fond de papier peint Mille fleurs. J'en fus encore une fois profondément ému et décidai de lui dire mon admiration. Comme les éditeurs ne voulaient pas me fournir ses coordonnées, je demandai au directeur de la Maison européenne de la photographie de me mettre en contact avec Pierre et Gilles, les photographes avec qui il avait travaillé jadis. Ils furent d'une grande courtoisie et acceptèrent de me donner son adresse. Je lui écrivis donc une lettre longue et enthousiaste dans laquelle je tentai une analyse de *Brutal* basée sur l'effondrement de la temporalité, ce qui, je le croyais, allait différer des autres missives de ses nombreux admirateurs. Je mis dans l'enveloppe rembourrée un exemplaire d'un de mes livres ainsi que des reproductions de mon travail photographique. Je la cachetai en y apposant un baiser. J'avais l'impression de faire un paquet à un petit soldat seul sur le champ de bataille. J'avais, depuis un mois, développé une véritable fascination amoureuse pour mon ancien rival. Il était devenu mon frère de lettres et de tourments.

Une grève des postes se déclencha le lendemain du jour où j'expédiai mon colis. Elle dura sept semaines.

Un mois après la fin de la grève, A.S. ne m'avait toujours pas répondu. Je n'osais pas rappeler Pierre et Gilles pour vérifier si j'avais bien noté son adresse. Je téléphonai aux bureaux de *POZ*. Puisqu'ils l'avaient invité pour un de leurs numéros, ils pourraient sans doute me dire si l'adresse était la bonne et même me fournir ses coordonnées téléphoniques. On ne voulut pas me donner son numéro de téléphone, mais j'avais posté mon paquet au bon endroit. Ou bien il n'avait rien reçu — on disait dans les médias que les grévistes avaient jeté beaucoup de choses pour faire pression sur leurs employeurs —, ou bien A.S. était un goujat. Pourtant, ma lettre aurait dû l'intéresser. Qui, à part moi, aurait pu lui écrire un tel commentaire (et sans aucun sous-entendu lubrique), à lui, la porno star.

Je découvris, en feuilletant le *Time Out* de Londres, une annonce classée. *Swann Agency, Private investigator, We may help you!, 13, Soho Square, W1, London, tel: 171.334.7395.* « They may help me and they would! » Je téléphonai et exigeai de parler à Monsieur Swann lui-même. Je lui demandai si, en lui fournissant une adresse, il pouvait s'y rendre et me faire un petit reportage photo. Il n'aurait qu'à photographier, en noir et blanc, les lieux susceptibles d'être fréquentés par

l'individu vivant là. Le café, le bar du coin, un parc, et sa maison naturellement. Je ne voulais pas qu'il le prenne en chasse, je souhaitais seulement connaître ses lieux. J'utiliserais ensuite ces photographies, j'en extrairais un texte. Je n'accepte pas que le Monde me résiste ; A.S. ne voulait pas venir à moi, il refusait d'entrer dans ma réalité, alors j'inventerais son fantôme et le ferais apparaître par l'écriture, errant dans les rues de Chelsea. Les photographies de Monsieur Swann serviraient de déclencheur. Une petite heure suffirait, m'a-t-il affirmé, cela ne me coûterait que 50 pounds. « That's a deal! » ai-je répondu. Je lui fis parvenir un mandat et deux semaines plus tard, je reçus une enveloppe de photos. Elles n'étaient pas trop mauvaises mais sans grand contraste. Monsieur Swann avait mené son enquête un jour gris de janvier.

Grâce à une carte de Chelsea, et en me référant aux numéros sur les négatifs, je pus retracer son trajet. Il était descendu à la station de métro de Sloane Square, avait emprunté Kings Road, remonté à droite sur Sydney Street et avait accédé à Cale Street par l'église Saint Luke. J'étais très excité de voir où habitait A.S. et de m'immiscer, via ces images volées, dans son intimité. Je ne pouvais pas cependant me résigner à l'idée que mon auteur chéri m'ait ignoré. Il fallait trouver son numéro de téléphone et risquer le tout pour le tout.

Je devais donner un entretien dans un café de l'est de Montréal dans le cadre des soirées *Des livres et des hommes*. On avait invité Edmund White à venir un mois avant moi. Je demandai à l'animateur de m'organiser une rencontre avec lui, on irait prendre un verre et je lui parlerais d'A.S. qu'il connaissait puisqu'il avait réalisé avec lui cette entrevue dans *POZ*. Je tenterais de lui

soutirer le fameux numéro de téléphone. Malheureusement, le célèbre auteur s'était décommandé, il ne vivait plus à Paris. Son agent avait dit à l'organisateur qu'il venait de déménager à Princeton et qu'il n'avait plus le temps de venir à Montréal. Que pouvait faire Edmund White à Princeton sinon enseigner au département de littérature de la célèbre université. Je téléphonai. La secrétaire des *post graduate studies* confirma mes suppositions. Je pouvais lui laisser un message, il me rappellerait. J'avais lu quelque part que Edmund White s'était lié d'amitié avec Hervé Guibert, et j'utilisai notre ancienne complicité pour le convaincre de me rappeler. Hervé servirait d'appât et je suis certain que cette idée lui aurait déplu au plus haut point, mais tant pis, jamais l'auteur américain n'aurait donné suite à l'appel d'un certain André Motrin. Mis en confiance par cette relation commune, il me rappela le lendemain. Malheureusement, il n'avait pas le numéro de téléphone d'A.S. mais celui de son correcteur new-yorkais. Mon bel acteur écrivait un deuxième roman, et White avait justement déjeuné avec le correcteur le week-end précédent. Ils avaient parlé de lui. Quel hasard, mes planètes s'alignaient enfin... Le type de New York accepta de donner le numéro de téléphone à cet inconnu, un ami d'Edmund, et il me dit qu'A.S. se trouvait pour la semaine à Los Angeles, il y tournait un nouveau film.

Il fallait que je lui parle, je rêvais désormais de le rencontrer. Je devais me rendre à Cahors en juin et je pourrais peut-être faire un crochet par Londres. J'avais mon plan. A. n'était pas chez lui lorsque je téléphonai. Maintenant que j'affirmais être un ami d'E.W., il me rappela et laissa un court message dans ma boîte téléphonique. « Hi André, me disait-il avec une voix grave et douce,

une *bedroom voice*, pensais-je, I am Aiden, Aiden Shaw, give me a call when you get back, I am here for the rest of the evening. » J'étais dans un tel état d'énervement que j'effaçai le message, j'appuyai sur le 7 au lieu du 9.

Je le joignis chez lui vers 22 heures. J'avais mon plan. Avait-il reçu mon paquet en novembre dernier ? « Oh yes, me répondit-il, but you were then so... untangible, that I didn't see the point of answering back... » *Bastard*, pensai-je. « Tu sais, Aiden, je dois me rendre à Cahors pour une exposition et j'aimerais passer par Londres. Le travail de S., reproduit dans ton numéro de *POZ*, m'intéresse vraiment et je souhaiterais faire une visite à son atelier. J'organiserai l'an prochain une exposition à Montréal avec de jeunes artistes londoniens et j'aimerais y présenter certains de ses tableaux. Il tomba à deux pieds dans mon piège. Je savais qu'il aimait bien ce S. car, en plus de l'avoir choisi pour le magazine, il l'avait remercié cordialement dans les *Acknowledgments* de *Brutal*. « Oh, il sera ravi si cela pouvait marcher, me dit-il. S. est un très bon artiste, je l'adore. » Il me donna son numéro de téléphone. Comme je ne le sentais plus méfiant depuis cette histoire d'exposition, je lui demandai par la même occasion s'il accepterait de poser pour moi. « En effet, lui dis-je, je travaille sur une série de dos d'hommes et je voudrais que tu deviennes un de mes modèles. » « Pourquoi moi, si c'est pour une image de mon corps vu de dos ? » me répondit-il. L'arrogante porno star... Naturellement, on le photographiait toujours de face... Je lui dis que justement, parce qu'on lui demandait habituellement de poser

frontalement, je trouvais ma proposition inusitée. « Je voudrais, rajoutai-je, écrire entre tes omoplates, en utilisant un crayon laser, cette phrase que j'ai tant aimée dans l'entrevue accordée au journaliste de *Genre* : *I don't want to say it all, I want to show it all*. Je ne montrerais rien que ce texte sur ta peau comme un tatouage de feu. Cette affirmation, écrite sur ton dos, serait en quelque sorte ton portrait d'écrivain. » Naturellement, je ne lui parlai pas de mon autre projet, celui réalisé avec le concours de Monsieur Swann. L'idée lui plut, il accepta. Maintenant, non seulement je m'appropriais son espace public, sa rue, et même sa maison, mais je deviendrais bientôt le dépositaire d'une image inédite de son corps. Il avait accepté d'entrer dans mon arène, la brebis s'était jetée tête baissée dans la gueule du loup.

Deux semaines avant mon départ, je le rappelai pour prendre rendez-vous. Un nouveau message avait été enregistré. Un certain David proposait de faire suivre ses appels. A.S. me filait encore entre les doigts.

Inquiet, je téléphonai à S. pour m'informer de son ami. Il m'apprit que Aiden avait été victime d'un grave accident de voiture en revenant d'un concert donné à Bruxelles. On le gardait aux soins intensifs à Saint-Pierre. Il n'avait pas d'autres nouvelles, il était mort d'inquiétude. Je rejoignis l'hôpital bruxellois et demandai le département des soins intensifs. Je dis que j'étais un ami d'A.S., que je vivais à Montréal et que je désirais lui faire envoyer des fleurs. La garde ne voulait me donner aucune information sur son état. Elle parlait sèchement, avec l'attitude agressive qu'avait l'infirmière de *One Flew Over the Cuckoo's Nest*. J'insistai. J'appris finalement qu'il avait souffert d'une commotion cérébrale, qui l'avait laissé paralysé, mais qu'il n'était plus dans le coma. Son bassin était fracturé, son oreille avait été presque arrachée lors de l'accident. Tout danger semblait désormais écarté. Comme c'était bizarre. J'avais moi aussi été victime d'un accident de voiture alors que j'étudiais à l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf. J'avais subi une

fracture du bassin, ma langue avait été découpée et quasiment arrachée lors du choc, j'avais fait une commotion cérébrale et avais été dans le coma. Encore une fois sa vie comme un duplicata de la mienne. Je comprenais précisément son désarroi, la souffrance physique et morale qui devait l'accabler, si faible et vulnérable dans un pays étranger. Sa mère venue d'Angleterre ainsi qu'une amie dont je n'avais jamais entendu parler veillaient à son chevet. La garde me dit qu'il était si amoché à son arrivée qu'elles n'avaient pu le voir qu'à travers une fenêtre afin d'éviter les risques d'infection. On avait installé l'acteur dans une vitrine stérilisée. Il reposait maintenant dans une chambre normale. « Mais dites à cette fille, me cria-t-elle, que si elle ne cesse de le fatiguer avec ses blagues stupides et grossières, nous lui interdirons l'accès à la chambre. Une vraie garce, je vous dis. Mal élevée, hystérique et sale. C'est une de vos amies ? » « Non » la rassurai-je. « Voulez-vous parler à sa mère ? » « Non, ce ne sera pas nécessaire mais dites seulement à A.S. que son ami André Motrin a téléphoné de Montréal. Je lui enverrai des fleurs. » « Ah non !, rajouta-t-elle en criant de plus belle, pas des fleurs, c'est interdit aux soins intensifs. À moins que vous n'attendiez un peu, on le changera demain de département, il va mieux maintenant et je n'en veux plus ici. »

Je commandai un bouquet de fleurs sauvages évoquant la couverture de son livre de poésie, des renoncules et des anémones, en spécifiant bien les coordonnées de mon ami : Hôpital Saint-Pierre, 322 rue Haute, Bruxelles, Unité 21, lit 16. Je téléphonai ensuite à S. pour lui donner les dernières nouvelles. Il m'apprit que le David du répondeur était le nouvel amoureux d'A.S., un

autre acteur rencontré lors d'un tournage. Je communiquai aussi avec lui pour l'informer de l'état de santé de notre cher accidenté.

Pour satisfaire ma curiosité, j'achetai *The Pledgemaster*, un film qui mettait en scène mon ancien rival et David, son nouvel amant. Je voulais les surprendre ensemble, je désirais, peut-être par masochisme, les voir s'embrasser, se caresser, je voulais voir A.S. prendre David. Étrangement, aucune scène ne les réunissait. Je fus étonné de constater que David me ressemblait. On dit, pour nous décrire : des petits blonds.

Je partais dans une semaine. J'avais obtenu un vol Montréal-Londres-Paris-Montréal. A.S., blessé et prisonnier d'une mégère belge sentant la moule et l'huile rance, ne se trouvait évidemment pas en état de jouer au modèle, même si j'avais, éventuellement, décidé de faire un détour en train vers Bruxelles. Mais pourtant j'aimais assez l'idée suspecte de le photographier sur son lit d'hôpital... Peut-être S. accepterait-il de m'ouvrir la porte de l'appartement de son ami afin que je fasse à la place des photos de son intérieur, que je prenne des images de ces lieux que personne, ni ses lecteurs, ni les gens qui se masturbaient en regardant ses films, ni ses clients à qui il se donnait vraiment, n'avait jamais pénétrés, mais je doutais qu'il n'acceptasse. Je referais plutôt les photos de Monsieur Swann et les juxtaposerais aux miennes, en miroir. Un regard clinique et impersonnel en écho au mien que j'espérais plus sensible.

Dans l'énervement du départ, j'oubliai l'enveloppe de photographies sur la table de la cuisine.

Je suis arrivé à Londres un dimanche. Je logeais chez Denise Robinson, l'ex-directrice de l'*Australian Centre for Photography*. Elle dirigeait maintenant l'espace Arnolfini de Bristol et n'utilisait pas son appartement londonien pendant la semaine. Depuis ses fenêtres, j'apercevais le Highgate Cemetery, ce cimetière où repose Karl Marx.

J'ai confirmé mon rendez-vous avec S. pour le lendemain après-midi, il m'a indiqué comment me rendre chez lui à Brixton, un quartier populaire de la South Bank. Je me couchai tôt et m'endormis en pensant à ses tableaux, à sa voix si douce, en me demandant de quoi avait l'air ce S., ami de mon petit malade. J'espérais aimer ses tableaux autant que j'avais apprécié les reproductions de *POZ*, on peut tant se tromper avec les photographies... Plus j'aimerais les œuvres de S., plus A.S. me serait accessible ; ne constituaient-elles pas le sas entre lui et moi ?

Cette nuit-là, j'ai rêvé d'étangs calmes, aux surfaces lisses comme des miroirs.

Lundi matin. Je me lève tôt. Je mange des fruits et pars explorer le quartier de Denise. Je repère la piscine, la station de métro, l'entrée du cimetière. Je range dans mon sac à dos mon Nikon et de la pellicule noir et blanc. Mon projet s'est modifié pendant la nuit, je réaliserai, en plus des remakes de Monsieur Swann, un reportage sur mon séjour à Londres, mon trajet vers A.S.

Dans le métro, je me fais un programme. Je veux voir la Wallace Collection pour le Bronzino et l'Escarpolette de Fragonard, la Tate Gallery pour l'Ophélie de Sir John Everett Millais. Je veux assister à *Kindertotenlieder*, la nouvelle production de Robert Lepage au Hammersmith Theater, visiter le Chelsea Royal Hospital Garden Festival, et faire des galeries pour mon projet d'exposition : la Serpentine pour cette rétrospective de Cornelia Parker, passer voir les Ron Mueck à la Anthony D'Offay Gallery. Et surtout refaire les photos de Monsieur Swann. Mais pour les photos, je ne jouerai pas au touriste, je serai voleur de grands chemins.

En sortant du métro une bonne heure en avance sur mon rendez-vous, je me retrouve en plein Souk, un jour de marché. La rue trace un demi-cercle et débouche sur un entrepôt désaffecté. Cela ne me dit rien qui vaille. Le soleil tape sur les poubelles et les étals recouverts de bâches sales





aux rayures passées cachant des fruits étranges, mangues pourries et bananes noires, des légumes ramollis, céleris pendus par les pieds et maniocs terreux en tas sur les tables, des épices aux parfums très forts, odeurs de curcuma, de cumin, de coriandre, des tapis d'orlon, des vêtements usagés, des caisses de bois et de carton partout, empilées, renversées, des gens de toutes races habillés de couleurs trop vives, des rires aigus, des cris, du marchandage dans un jargon que je ne comprends pas. Je décide de commencer mon reportage photographique ici. Je fais une première photo et je traverse la rue pour avoir une vue complète de l'endroit. Un type portant un débardeur de mailles vient vers moi en m'interpellant. Il n'est pas content du tout. Le voilà qui m'engueule en me disant que j'ai fait une photo de sa petite amie, qu'on n'a pas le droit de la photographier sans lui demander la permission, il veut avoir ma pellicule, il dépose son sac sur le trottoir, me prend par le col de la chemise en me secouant, essaye d'attraper mon appareil photo. Il sent l'ail et j'ai peur. Je n'ai jamais fait ce genre de travail, exactement pour cette raison, et je n'ai donc aucun argument à lui donner pour me défendre. Je lui remettrais volontiers ma pellicule si je le pouvais, mais je n'avais apporté que ce 36 poses Ilford 100 ASA. Une dame aux cheveux blancs tente en vain de le raisonner. Heureusement sa copine, une jolie noire aux seins pointant sous une robe de jersey de coton, vient à ma défense et emmène son homme en lui disant de se calmer. Elle se retourne un peu plus loin et me fait un charmant sourire. Je quitte ce marché, tremblant de peur, en me promettant de ne plus jamais me risquer à ce genre-là. Mon aventure de reporter commençait bien mal, me jetant au visage mes convictions profondes, ce pourquoi la photographie m'a toujours semblé suspecte. La vie me remettait dans le droit chemin.



La rue Saltoun où habite S. n'est pas trop loin et je risque une photo du panonceau, celui-là ne pourra se réclamer des droits à la vie privée. On y a collé un sticker sur lequel je lis : *Vote Labor for the same shit, fuck the election*. En cherchant la maison de mon peintre, le cœur encore battant, je passe devant la fenêtre d'un appartement atelier d'où je peux voir une grande sculpture de bronze. Je suis dans un quartier d'artistes, me dis-je. Je place mes mains en œillère pour mieux voir à l'intérieur. Il s'agit d'un homme agenouillé, les mains attachées dans le dos, une sorte d'esclave musclé la tête penchée sur la poitrine, offert et docile aux regards dominateurs d'éventuels spectateurs. Plein de l'univers trouble d'A.S., je crois à une œuvre sadomasochiste. Cet aspect de sa vie m'a intrigué et attiré jusqu'à lui. Plus que les photos à refaire, les ateliers d'artistes à visiter, je veux rencontrer celui que je considère désormais comme mon jumeau car le voir, le positionner dans mon réel m'aiderait à nous comprendre et surtout à me pardonner. Cette sculpture, par sa position explicite, me renvoie à un passé encore récent que j'avais cru, grâce aux illusions de mes projets, oublié. Je suis instantanément replongé dans cette époque trouble de ma vie, figé, appuyé à la vitre mes mains collées à mes tempes. Le corps de bronze transmute en ma chair d'alors, sordide alchimie, et je sens les coulées de métal fondu, incandescent, brûler la cire perdue du moule de ma mémoire. Ébloui derrière la fenêtre comme un saint Paul, je tombe de ma monture, illuminé et terrifié par la révélation nouvelle de nos errances communes. Je dois le rencontrer, toucher à ses plaies, lire dans ses yeux mon absolution, la simple vue de son visage semblable au mien, tatoué des mêmes serpents, me redonnera la Foi.



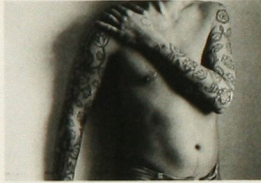
Un peu plus loin, la maison du peintre s'élève sur quatre étages. On l'a récemment blanchie et on a peint la porte d'un turquoise brillant. Deux colonnes faussement romanes aux feuilles d'acanthé stylisées soutiennent des voussures décorées d'entrelacs foliés. Une tête de plâtre casquée flotte juste au-dessus de cette porte. Celle des voisins immédiats est ornée d'un noble barbu. Athéna et son Christ ! Je suis sur la bonne voie. Toujours en avance comme d'habitude, je continue ma route et j'entre dans un magasin à rayons acheter un cahier d'écolier car je veux noter quelques phrases à propos de la statue de bronze. Je passe le temps en écrivant, étendu sur la pelouse d'un parc. Un jeune homme vient s'asseoir à côté de moi, il porte un débardeur vert, un pull blanc noué autour de la taille et sa peau me semble si douce que, tout en faisant semblant de nettoyer mon objectif, je prends une photo de lui... cela pourra toujours servir à mon récit. Il faudra cependant corriger l'image lorsque je tirerai les épreuves car les brins d'herbe séchée sur ses jeans noirs auront l'air de saletés, comme si des poussières recouvraient la lentille de l'agrandisseur.

De retour devant la maison de S., je sonne en prenant une bonne respiration. Un maigre

jeune homme m'ouvre la porte et m'invite à entrer. Il me dit que S. m'attend à l'étage, dans son atelier. Je traverse un living encombré aux murs entièrement tapissés d'affiches, de reproductions, de cartes postales. Des stores de papier bouchent la lumière, l'appartement sent l'humidité. Je monte à l'atelier du peintre par un escalier étroit. Les rayons du soleil inondent la chambre. Plusieurs tréteaux sont placés ça et là et des tableaux bien alignés les recouvrent. S. est recroquevillé dans un fauteuil râpé lie de vin. Il lit *Remembrance of Things Past*. Il ne se lève pas, mais dépose son livre en me regardant dans les yeux. Je lui demande timidement si je peux voir ses choses car je suis toujours très ému et inconfortable lorsque je visite des ateliers, un peu comme si je violais un espace sacré. Il me fait un signe de tête et je fais le tour des tables en me rapprochant des surfaces craquelées. Ses peintures sont réalisées avec deux types de pigments, une couche d'acrylique glisse et se fendille sur une autre d'huile. Il a préalablement recouvert ses planchettes de bois de réseaux de points, petites billes créant des motifs géométriques. J'apprécie particulièrement ceux qui s'organisent en formes simples, des chevrons, des cercles concentriques, à l'africaine. Les reproductions aperçues dans *POZ* évoquaient des agrandissements de virus, ce que je vois renvoie plutôt à des peaux blessées, usées par les dermatites, des peaux pâles et malades. Me voyant attentif et silencieux, S. se lève et se rapproche de moi. Il a retiré sa chemise et je peux voir ses bras, des bras très maigres, longs comme ceux d'un enfant qui aurait grandi trop vite, entièrement tatoués depuis l'épaule jusqu'à la main des mêmes entrelacs médiévaux que ceux qui décoraient la porte d'entrée. Mon regard a dû se faire trop insistant car il croise ses bras et je le rassure en lui disant que j'adore ses tatouages, on dirait une résille bleue. Je lui dis que ses



tableaux me plaisent beaucoup, surtout les monochromes blancs, il me font penser à de la peau. Mon commentaire semble lui plaire et lui qui n'a encore rien dit m'offre un verre d'eau. « Viens



dans le jardin, ajoute-t-il, nous serons mieux pour parler. » Je continue de regarder son travail pendant qu'il descend. Je le retrouve quelques instants plus tard. Le jardin est envahi de fleurs sauvages, du cirse, des lychnis, du serpolet, de la bourrache, de l'orpin et de petites ruines de Rome agrippés au muret de pierre. S. est étendu

dans un hamac de fils, suspendu entre deux ormes. Il s'est complètement enroulé dans les mailles, comme pour se protéger de moi, seule sa tête enfantine couronnée de boucles ternes émerge du cocon. Il me regarde. Je détourne les yeux. Je remarque une plante que je ne connais pas, un long épis d'un vert livide, curieux gibet d'où pendent des dizaines de fleurs à l'apparence humaine. Il me dit que dans le nord de l'Angleterre, on les appelle *Hanged Man*.

Il me demande si j'aime réellement ses tableaux. « Tu sais, dit-il, lorsque A.S. m'a téléphoné, je ne croyais pas que tu viendrais vraiment. Je n'ai jamais exposé... Je suis surpris que l'on vienne de si loin pour moi. » « Oh, pas uniquement pour toi, lui dis-je, je suis venu à Londres pour voir plusieurs productions. Comme j'avais aimé celles que tu avais choisies pour la revue mexicaine, j'ai voulu m'en assurer. Je préfère la sobriété des nouvelles pièces. C'est très gentil à toi de me recevoir, et ton jardin est fantastique ! Si l'exposition fonctionne, je veux dire, si nous recevons les subventions demandées, peut-être pourrions-nous t'inviter à venir à Montréal ! » Il

sort la tête de son hamac, comme un oisillon de sa coquille, et me fait un sourire si doux que j'en meurs de culpabilité.

« Tu sais qu'A. est de retour, me dit-il enfin. David m'a téléphoné. Il voulait revenir le plus vite possible. Tu sais, il ne pouvait plus souffrir cet hôpital belge. » La guitariste des *Whatever* (la fille de l'hôpital qui le faisait rire avec ses blagues vulgaires) l'avait ramené de Bruxelles la veille. C'était fichu pour les photos de son intérieur. « Il habite chez lui, rajoute-t-il, marche difficilement et la moitié droite de son visage est encore paralysée. Il doit se rendre tous les jours au Chelsea Westminster Hospital pour des traitements en physiothérapie. David prend soin de lui. Je lui téléphonerai demain et, s'il va bien, on pourrait y aller ensemble, qu'en dis-tu ? » Je fais attention à ne témoigner aucune excitation. « Ce serait gentil qu'il nous reçoive, dis-je, mais je ne voudrais pas le fatiguer. » « Je m'occupe de tout, rajoute-t-il. Que dirais-tu de mercredi ? »

Quelle bonne idée que mercredi, ainsi je pourrai refaire les photos demain dans la journée avant de me rendre à la Tate Gallery et à la National Gallery. Comme il ne me connaît pas encore, il ne se doutera de rien si jamais il me voyait rôder dans les parages. J'aurai la possibilité de circuler autour de sa maison sans me faire remarquer. Le lendemain, si jamais il m'avait aperçu, je n'aurais été qu'un touriste photographe de plus séduit par les charmes de Chelsea, il m'aura oublié aussitôt. S. me confirmera tout ce soir !

Je le quitte léger comme l'air, plus féru que jamais de ses tableaux granulés. Enfin, j'allais

rencontrer A.S., mon frère, mon rival, mon père, mon modèle, ma victime. Mais avant, l'intraitable Athéna s'armera de son égide à lentille et fera son petit reportage...

Mardi matin. Je quitte Highgate fébrile, mon appareil sous le bras. Je porte mes Levis 501 et un t-shirt blanc avec une poche sur le cœur, il ne faut pas attirer l'attention. Je tiens absolument à procéder en tous points comme Monsieur Swann. Si ma mémoire est bonne, je devrais arriver dans Chelsea en passant devant l'église Saint Luke. Effectivement, l'église m'attend telle qu'imaginée, avec son clocher néogothique dressé, pointé vers le ciel. Les feuilles des arbres du parc luisent d'un vert tendre, le mois de mai est si doux à Londres cette année. Monsieur Swann avait réalisé son enquête en hiver, tout alors semblait désolé, et je découvre la couleur de ces lieux que j'avais connus en noir



et blanc. Avec ces petites feuilles brillantes, ce ciel d'un bleu céruleen, le quartier d'A.S. me fait moins peur. Je sais que derrière le parc se trouvent un terrain de foot et, juste derrière, sa maison. J'aimerais pouvoir entrer dans cette église. Je connais la vie... lorsqu'elle se met à s'ajuster à mes délires fictionnels, tout s'enchaîne, les événements se précipitent, s'écroulent sur moi en avalanche et je n'ai qu'à tendre

les bras pour ramasser la manne. J'y découvrirai sûrement la statue de saint Luc enlacé à son cher saint Paul, la tête de l'apôtre aux yeux d'écailles tendrement appuyée sur celle de l'évangéliste, tous deux protégés par un bœuf tenant dans la gueule ses attributs de médecin. À partir du moment où ils se furent rencontrés à Antioche, ils ne se quittèrent plus. Enfant, j'aimais lire dans les Actes le récit de leurs voyages, de leur naufrage en vue de l'île de Malte, des années passées ensemble à Rome tant que vécut saint Paul. Luc s'isola ensuite en Boétie où il servit le Seigneur, sans femme et sans enfant, rempli de souvenirs et du Saint-Esprit. Il y aurait écrit les Actes et le troisième Évangile. On le disait modeste, compatissant et aimant tous les hommes. Dante ne le surnommait-il pas le scribe de la miséricorde, n'était-il pas celui qui avait relaté avec tant d'affection l'histoire de la brebis égarée et de la prostituée ? Je pourrais, une fois revenu à la maison, tenter un joli rapprochement entre ces hommes de pierre et celui de bronze de la rue Saltoun.



Malheureusement, la porte est verrouillée. La vie me résiste encore un peu. Je contourne la grille Frost qui entoure ce quadrilatère pour faire une photographie de l'église mesquine. Une ambulance est garée dans la cour. Voilà que je m'inquiète. Est-ce que mon ami se serait senti mal ? Je n'arrive pas à faire la mise au point. Je me reprends. En me retournant, je découvre deux pierre tombales polies par les siècles, deux petits rectangles de calcaire aux inscriptions lavées par les pluies, effacées par le temps, soutenus l'un à l'autre au pied d'un arbre. Voilà qui ne me dit rien qui vaille.

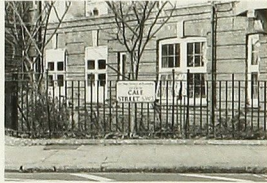




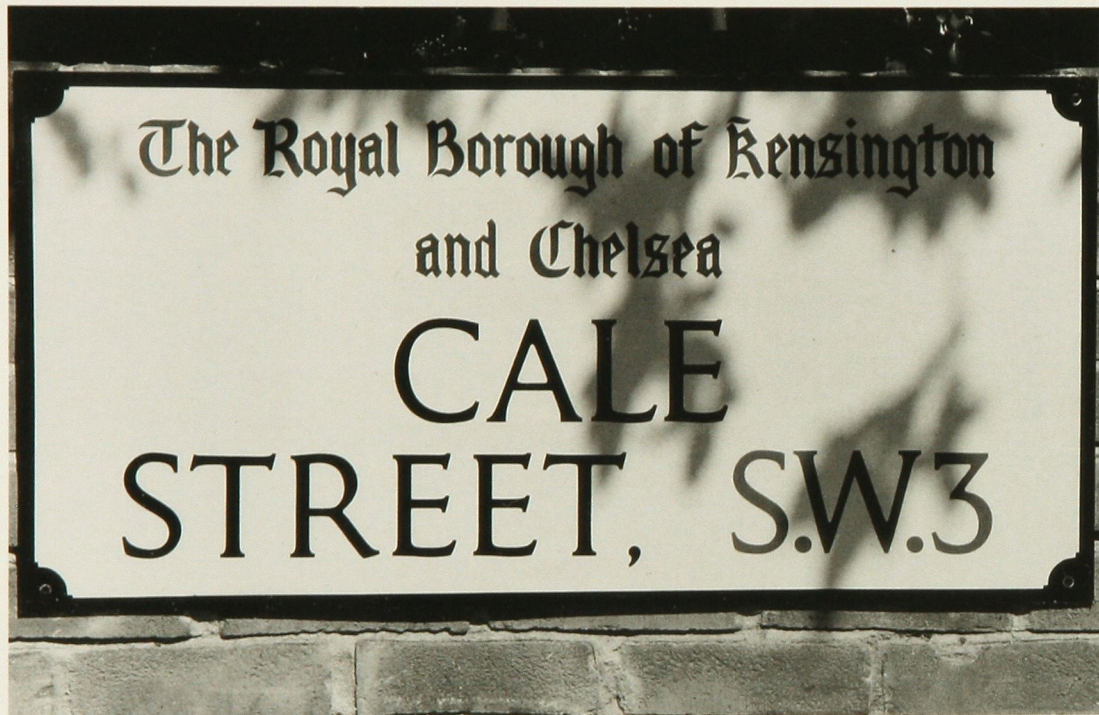




Je suis maintenant sur Cale Street devant son immeuble de briques rouges et de pierres grises, ceinturé d'une clôture de fer forgé, derrière laquelle fleurissent des rhododendrons. Je traverse la rue. Je fais une photo du panonceau de la rue. À l'angle de Cale Street et de



Pond Place, un jeune homme aux cheveux blonds très courts me regarde de cette façon particulière, curieuse et insistante à la fois qu'ont les gays lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un qui leur plaît. Je le trouve plutôt mignon avec son sac à dos et sa petite tête de Tintin. Il porte un t-shirt blanc aux manches bleu marine, des jeans et des chaussures de sport. Il accompagne un homme beaucoup plus grand que lui, en short de jeans coupés, un t-shirt bleu avec une inscription un peu passée : *Guaranteed pure smoke, not from concentrate*. Ses cheveux sont encore mouillés, il doit sortir de la douche. Il porte des lunettes de soleil. L'homme grand s'appuie sur une borne de métal. Le jeune homme blond se retourne. Mais je le reconnais ! C'est bien lui, le David de *Stepmaster*, l'amant d'A.S. ! Alors le grand, avec un bandage sur le genou gauche, ce doit être A.S. lui-même ! Mais oui ! Vite mon appareil photo ! Je tente une prise rapide, longueur focale maximale. A.S. s'appuie sur la borne pour descendre du



trottoir, ils tournent le coin ! Mais... et si j'avais raté ma photo, vite une autre ! Ah ! Pourquoi n'ai-je pas emporté plutôt une caméra jetable, un petit automatique ? Toutes ces mises au point à régler... Voilà, la deuxième est faite ! Sûrement une des deux sera bonne ! Je l'aurai finalement ma photographie de dos ! J'ai le cœur qui bat, il va me sortir de la poitrine, c'est certain. Je demeure médusé sur la rue, ne sachant plus que faire désormais... Je les poursuis ? Je les laisse à l'intimité de leur promenade ? Et non, je dois les suivre ! Je l'ai enfin vu... Il me faut le revoir encore !

Ne pas les perdre de vue surtout... Je cours jusqu'au coin, je touche au pommeau de la borne où il a posé sa main. Ils sont là, à quelques pas devant moi... Je peux presque les entendre. J'espère que David ne se retournera pas. A.S. s'appuie sur l'épaule de son ami. Ils marchent avec une telle lenteur que je dois les laisser prendre une certaine avance sinon je risque de les rattraper. Tiens, il y a deux bancs de bois à l'entrée de Pond Place. Je m'y assois en les regardant s'éloigner. Comme il marche péniblement, comme il a l'air de souffrir. Je les vois tourner sur la droite, tout au fond, sur Brompton Road. Je fais une photographie de Pond Place depuis mon poste d'observation.

On a probablement recommandé à A.S. de marcher un peu, ils doivent faire le tour du bloc. Je prends une décision très grave. Je les suivrai pendant leur promenade, je réaliserai le reportage de ce trajet, un tour de pâté, eux toujours de dos, et j'en ferai mon projet définitif. Cette fois, je ne change plus d'idée. Finis les duplicatas de Monsieur Swann, qu'un seul trajet, celui de mon héros fragile et souffrant, se réconfortant de l'épaule de son amoureux, claudiquant sur le trottoir de pavés de Chelsea comme avançant vers son destin. La porte de leur immeuble se referme





finalément sur eux, m'interdisant l'accès à leur espace personnel, à leur vie privée. Voilà, mon reportage se terminera sur une porte close. Dernier cliché, celui de l'impasse du photographique à témoigner de quoi que ce soit de véritablement intime, de cette sublime chaleur des êtres qui ne s'exalte qu'au-delà du regard, au-delà du visible, dans la cécité humide de la chair, cette éblouissante et brûlante lumière de l'amour.

Arrivé à l'angle de Pond Place et de Brompton Road, je ne les retrouve plus. À la vitesse de leurs pas, il est impossible qu'ils m'aient filé entre les doigts. Peut-être boivent-ils un café dans ce petit bistrot... Non, ils ne sont pas là. Peut-être se reposent-ils dans ce joli parc ovale de Pelham Crescent ? J'en fais rapidement le tour, personne non plus. Toutes les grilles d'accès sont cadenassées. Je cours jusqu'à Elystan Street, aucun acteur de porno boitant à l'horizon. Où sont-ils passés, aurais-je rêvé tout ça ?

J'ai trouvé, ils ont sauté dans un taxi, A.S. ne doit-il pas se rendre tous les jours pour ses traitements de physiothérapie ? Le champ est libre alors, je peux fureter à l'aise autour de son immeuble. Tant pis pour mon nouveau projet. Je retourne à la case départ.



En revenant vers Cale Street, je m'arrête dans le petit square triangulaire, à l'ombre d'un tilleul. Toute la rue s'étire devant moi sous le soleil. Je reconnais certains commerces



du reportage de Monsieur Swann. Depuis que je l'ai vu, je suis plus calme. Et plus triste aussi. En avançant dans cette histoire, en le voyant amaigri, si fragile et ayant du mal à marcher, A.S. récupère en réalité ce qu'il perd de charge fantasmagique. Je suis envahi par un sentiment trouble, à la fois emphatique et coupable.

J'aperçois au bout de la rue une femme drapée d'une tunique flamboyante rouge tomate, un genre de sari vapoureux. Elle tient dans sa main quelque chose que je ne peux identifier, une sorte de cylindre brillant fixé à un manche. Elle arrête les gens au passage et certains d'entre eux acceptent de lui donner quelques pièces. Lorsque nous nous croisons, la jeune femme se présente et me demande si je veux bien lui donner un peu d'argent pour un organisme humanitaire venant en aide aux moines tibétains tenus en otage dans le grand temple de Lhassa. Me voyant admirer cet objet mystérieux et richement décoré, Miss Irene D. Cederbath m'explique qu'il s'agit d'une



reconstitution d'un moulin à prières semblable à ceux fixés aux murs extérieurs du temple. Celui-ci est à l'effigie d'un des Dhyani-Bodhisattva, Jam-dpal, figure mythologique du lamaïsme, sorte de double métaphysique de Bouddha. Il représente la sagesse victorieuse de l'erreur. Le cylindre est décoré de ses attributs peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : l'épée, le lion et le livre. Elle me dit : « Offrez et vous saurez. » Je fouille dans mes poches et insère quelques pennies dans la fente de son tube tirelire. Elle me remercie en le faisant pivoter allègrement sur lui-même. Les pièces de monnaie tintinnabulent en s'entrechoquant. La prêtresse écarlate poursuit son chemin, légère comme un souffle, enveloppée d'une musique délicate comme une nuée de clochettes. Assez perdu de temps maintenant, je dois continuer. Il n'y a plus une minute à perdre car ils peuvent rentrer d'un moment à l'autre. Je file tout droit vers son immeuble.

Dans un des articles que j'ai lus, le journaliste avait décrit son appartement. A.S. avait recouvert une des pièces des pages manuscrites de son livre. Cela lui avait valu un commentaire désobligeant, le type trouvait cela narcissique. Moi, j'aimais bien cette idée, l'ayant déjà réalisée en Allemagne à l'époque de mon premier récit. Comme lui, j'avais épinglé toutes les pages de *Points de Suspension*, je m'étais littéralement entouré de mon texte, mon living d'Oberkassel devenu un rêve de livre, cette transcription d'un certain réel grâce auquel je pouvais vivre ; mes mots tout autour de moi comme une radiographie de mon être, de mon monde, comme une galerie de portraits d'aimés, tous ces mots, ces images, ces parcours imaginaires. J'avais fait cela simplement, cela relevait davantage de la solitude que d'un prétendu excès d'amour-propre. En faisant



le tour de son immeuble, je suis attiré par une fenêtre au rez-de-chaussée sur laquelle on a collé trois petites silhouettes d'animaux : une girafe, un rhinocéros et un éléphant. Je pense qu'il s'agit d'une chambre d'enfant mais à bien regarder, je découvre qu'un des murs est tapissé de pages de livre ! Voilà, c'est assurément son espace, là où il a accordé l'entrevue à l'arrogant journaliste. Il fait sombre dans cette pièce éclairée d'une seule ampoule rouge. Une sorte de *red light district*. Vus ainsi, les trois animaux prennent une autre dimension. Ces trois bêtes avec leurs protubérances



anatomiques, la trompe, la corne et le cou, figurent comme une carte de visite discrète mais révélatrice du maître de la maison. Le narcissisme de mon protégé se trouve bien davantage dans le petit zoo de sa fenêtre que dans le livre étalé sur ses murs. Je souris de son humour.

Cet ensemble domiciliaire comporte plusieurs corps d'habitation. Je connais le nom de sa maison puisque j'avais dû l'écrire sur l'enveloppe à l'époque où j'avais envoyé mon paquet. Effectivement, Elbourn House se trouve sur la gauche, je suis maintenant assuré que son appartement est bien celui aux trois animaux. J'avance sur les pavés de l'allée qu'il emprunte tous les jours, je me remplis les poumons de l'odeur un peu fade des fleurs pourtant si jolies de ce massif de cornouiller puisque c'est l'air qu'il respire, lui. Quelqu'un a écrit nos deux initiales à l'aérosol sur le mur, à gauche de la porte : S & M. Je pense aux saints martyrs.

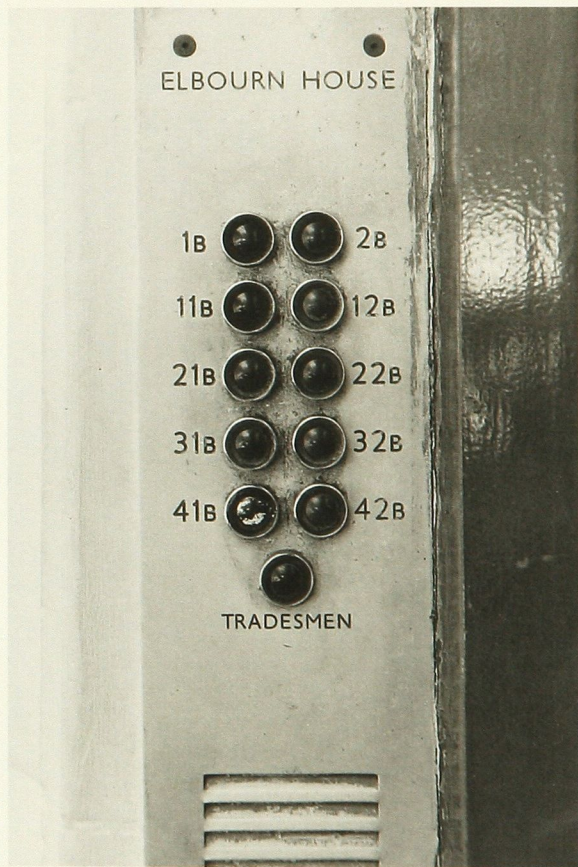


Je m'approche de la porte, cette porte qui me demeurera close, cette poignée qu'il a serrée, le bouton de sa sonnette, le 2B. Je lèche cette petite saillie noire cernée de laiton comme s'il s'agissait de son mamelon. Ça goûte bon le métal. En regardant par la fenêtre de la porte d'entrée de l'immeuble, je comprends qu'il n'y a que deux appartements par étage. Il occupe donc toute la partie droite du rez-de-chaussée. J'ai une idée.



Je retourne sur mes pas. Le soleil inonde un bouquet du cornouiller, je fais une photographie. Tiens, je devrais lui acheter des fleurs à mon pauvre héros... J'avais remarqué une fenêtre entrouverte du côté de la borne. Mon appareil pourrait s'y glisser. Je vérifie qu'aucun passant ne se trouve dans les environs, je monte sur la grille, tends le bras, glisse mon Nikon par l'embrasure et fais un cliché à l'aveugle. Personne ne m'a surpris. J'ai réussi à pénétrer chez lui, à transpercer la plaque de son indifférence. Filons maintenant, éloignons-nous d'ici au plus vite.

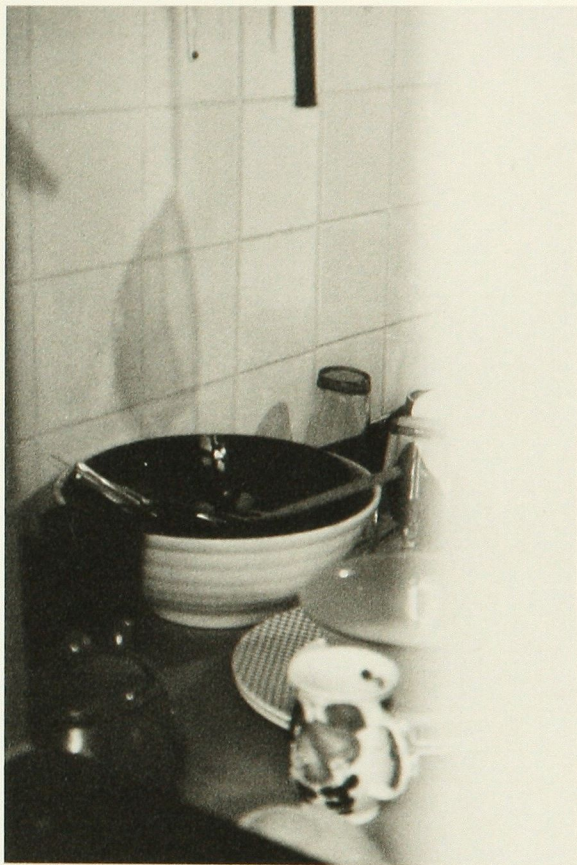












En passant devant le *laundromat*, j'aperçois la propriétaire qui ouvre la porte à une cliente chargée de sa lessive toute bien pliée. J'en profite pour me glisser à l'intérieur. Je tente quelque chose, on ne sait jamais... « Je viens récupérer les vêtements de Monsieur A.S., sont-ils



prêts ? » lui demandai-je. « Excusez-moi auprès de lui, me répond-elle, je n'ai pas encore trouvé une minute monsieur, repassez en fin d'après-midi. Comment va-t-il, au fait, quel désastre que cet accident ! Un homme si beau, si gentil. Le jeune David m'a dit qu'il était paralysé du visage, pauvre petit. Mais, entre vous et moi, j'espère que ça le calmera un peu. Le linge qu'il me donne à laver, je vous dis, si ce n'était pas lui, je ne l'accepterais jamais. Les draps parfois, les serviettes..., je désinfecte mes machines après, c'est vous dire... Il m'a raconté qu'il était artiste et je le crois sans peine, ces gens-là ont une vie déréglée... Il m'a même apporté, un jour, un habit de caoutchouc tout noir, une sorte de costume de scaphandrier, sur lequel il avait collé des... et elle se rapprocha de mon oreille afin que personne n'entende sa confidence, ...des espèces de vibrateurs, noirs également. Tout plein, comme une sorte d'habit de porc-épic. J'avais jamais vu un truc pareil ! Un costume de scène, il paraît... J'ai

dû l'envoyer dans une compagnie spécialisée, je ne savais pas comment nettoyer ça. Mais il est si doux, toujours poli, toujours propre (de sa personne, je veux dire...), on ne dirait jamais qu'il mène une vie pareille. Mais, vous savez, dans un commerce comme le mien, on en voit de toutes les couleurs, c'est le cas de le dire. Tenez, la femme qui vient de partir, vous seriez surpris de savoir ce qu'elle m'apporte. Je ne sais pas ce que font les gens de ce quartier et je ne veux surtout pas en entendre parler, je ferme les yeux et je lave, c'est mon métier... » Je la remercie et la quitte déçu. J'aurais tant aimé récupérer ses vêtements, sans doute ceux de l'accident, déchirés et encore tachés de son sang incrusté à jamais dans les fibres, son costume d'accidenté. Je les aurais posés sur mon lit, en recréant la forme de son corps, ses chaussettes, son pantalon, sa chemise. J'aurais placé les miens à côté des siens. Dans le même lit, étendus côte à côte comme deux gisants, sans épaisseur autre que celle de l'étoffe, deux frères, deux amis, deux jumeaux, un grand et un petit. J'en aurais fait une photographie. Je l'aurais juxtaposée ensuite à celle des deux pierres tombales de l'église Saint Luke. Ainsi, nous aurions été unis jusque dans la mort, pour l'éternité. La photographie est toujours un peu une sépulture.





Il y a un parfumeur, juste en face de la blanchisserie, je me souviens l'avoir remarqué en scrutant à la loupe les photos de Monsieur Swann. Je pourrais peut-être lui offrir une fragrance. J'adore les essences de benjoin, de cédrat, de vétiver, de santal, de bergamote, de



thé vert, de feuilles de tomate, de lavande et de galbanum. L'enseigne est jolie, un mignon du XVIII^{ième}, avec sa perruque et sa moustache d'Aramis, mais il regarde de travers et je me ravise. Je passe devant la boutique d'un encadreur qui se nomme *Trésor*. Je trouve sur une étagère, entre deux scènes de chasse à courre avec ses meutes de chiens féroces entourant un renard, un petit miroir convexe monté dans un cadre ancien recouvert de feuilles d'argent oxydé par le temps. Lorsque je m'y mire, je découvre avec horreur un visage déformé, étiré et percé de deux trous noirs à la place des yeux. Je l'échappe presque en le rangeant entre les gravures anciennes. J'achète cependant une carte de Wegman représentant un braque de Weimar, un adorable chiot courant vers le photographe sur une jetée de planches, les oreilles au vent. On dirait qu'il boite. Je trouve également une carte postale d'un tableau de Fragonard de la Wallace Collection intitulé *The Souvenir (Le chiffre d'amour)*. Il représente une jeune fille

avec son chien, bien cambrée dans sa robe de satin rose en train de graver, à même l'écorce d'un arbre, la lettre S. Celle-là, je l'enverrai à S., mon amoureux de Montréal. Je lui avouerai mon ennui de lui, mon regret de nous. Mais je le pressens, mes aveux auront trop tardé.



Un peu plus loin, dans la vitrine de l'antiquaire Jacqueline Oosthuizen, des porcelaines attirent mon attention. Deux couples d'animaux, des lévriers aux longs cous et des éléphants, je me dis qu'il pourrait les placer sous ceux collés à la vitre de sa fenêtre. La commerçante en demande un prix trop élevé. Un fleuriste a sorti ses plantes sur le trottoir et finalement, mon idée de lui offrir des fleurs me semble la plus appropriée. Ces tournesols nains feront très bien l'affaire, et puis je meurs de faim.

Assis à une table du café The Pie Man, je commande une tasse de Lapsang Souchong et un cake à l'ananas. J'écris mes cartes, un des plus doux moments des voyages solitaires. *Dear Aiden, Stephen told me yesterday that you were doing very very well. Thank god! Chelsea is lovely, it reminds me of Boston... I give you those sunflowers, they are so brightful when blooming! (I couldn't find buttercups, what I wanted for you...) S. has my phone number, call me if you feel like. I'm leaving Friday morning for my show in the south of France. Take care digger! En t'offrant mes pensées les plus douces, André.* Et puis, *Cher S., je suis à Chelsea où je suis venu refaire les photographies du détective privé dont je t'avais parlé. Il*



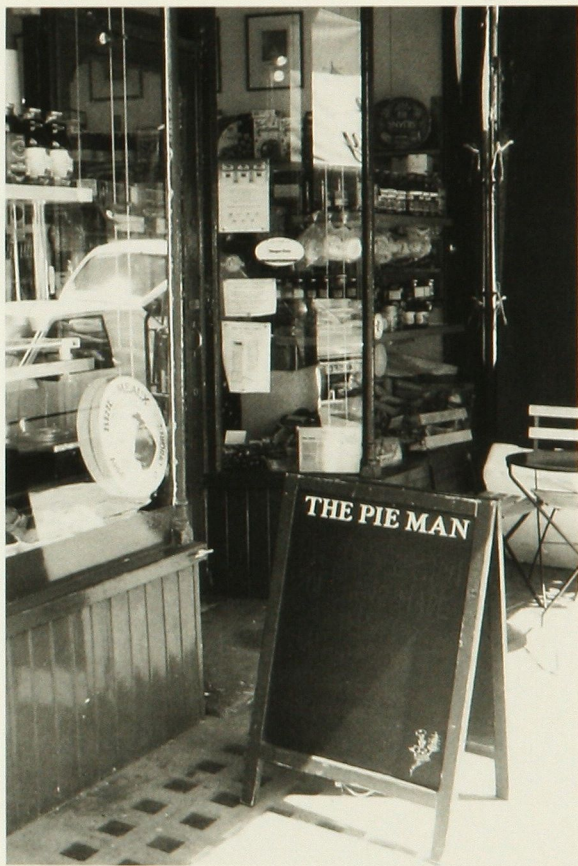




fait un temps merveilleux, je suis vraiment épris de Londres. Comme j'aimerais t'avoir à mes côtés... Je pense beaucoup à toi, tu me manques terriblement tu sais. Je regrette tant ces derniers mois, ce grand espace entre nous deux que j'ai installé comme une tranchée. Tu m'as vu, impuissant, la creuser et sauter dedans à pieds joints. Mais je ne pouvais faire autrement, le comprends-tu ? Ai-je seulement le droit d'espérer que tu puisses le comprendre ? Je me souviens si précisément de l'odeur de ton souffle à mon cou, de tes mains sur mes reins. Je sens encore sur moi tes yeux de charbon et ça me brûle. Il y a cinq ans, tu as gravé un grand S sur ma peau, tu m'as tatoué de ton monogramme. J'ai beau l'avoir frotté et frotté encore tout au long de cette dernière année, je ne suis pas parvenu à l'effacer. J'aimerais tant que tu sois avec moi, que nous soyons simplement heureux côte à côte, face à face. Je n'aurais alors plus de photographies à faire, plus de livres à écrire. Que te regarder vivre. Où es-tu ? Ton petit A.



Je me lève, m'installe debout sur mon siège à la surprise du garçon qui me jette un œil éberlué, et je fais une photographie de la carte, de la table, mais je vacille et je crains qu'elles ne soient ratées. Je laisse un bon pourboire et je retourne vers Elbourn House, mon tournesol nain sous le bras. Toujours personne. La locataire du 2A m'ouvre parce que j'ai dit par interphone que je devais livrer des fleurs à son voisin. Je dépose ma plante et la carte sur le pas de sa porte. A.S. les découvrira à son retour. Il fait très sombre dans ce vestibule. Même avec un diaphragme ouvert au maximum, j'ai besoin d'une demi-seconde de temps d'obturation, une autre photo ratée, me



take care digger!

En l'absence mes pensées les
plus saines,

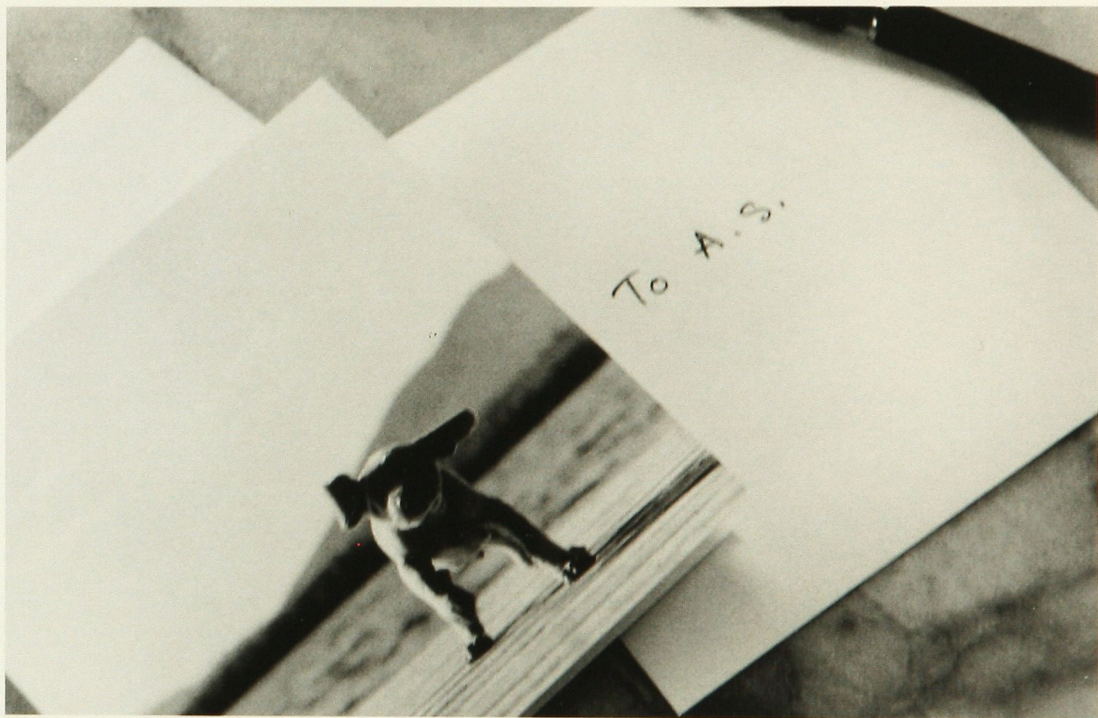
Audre -

Dear Aiden,
Stephen told me yesterday
that you were doing very, very
well. Thank God! Chelsea is lovely
it reminds me Boston ... I give
you those sunflower birds, they
are so brightful when blooming,
on a strong base like I heard
you are going home (from the
accident. (and I couldn't find any
buttercups, what I wanted ...))

S. Has my phone number call
me if you feel like. I'm leaving
Friday morning for my sweet in
south of France.

To A.S.

Monique Sylva
131 A. Evans
Montreal (Quebec)
Canada



dis-je. La voisine, une vieille femme aux allures de ribaude, me regarde faire avec suspicion. J'ai eu peur qu'elle ne lui chipe ma plante, maintenant elle n'osera plus.



Je marche jusqu'à la Tate Gallery en longeant la Tamise. Je rêve de voir l'Ophélie de Millais, cette jeune fille abandonnée par Hamlet et devenue folle de chagrin, à la dérive sur les eaux d'un étang marécageux, les cheveux flottant autour de sa tête comme une auréole de fils mêlés aux algues et aux mousses visqueuses, les paumes et le pâle visage tournés vers le ciel, les lèvres et les yeux encore ouverts sans expressions autres que celles de la résignation et de l'extase de sa noyade prochaine. Sa robe est couverte des fleurs sauvages d'un bouquet qu'elle laisse peu à peu s'échapper de sa main droite, désormais sans force aucune. J'ai toujours été bouleversé par cet abandon face à la mort, cette agonie qui m'effraie plus que toute autre, ce lent envahissement des poumons par l'eau, l'oppression, l'étouffement progressif, ce temps interminable pendant lequel les bronches se remplissent de liquide, lentement, si lentement, les lobes se gonflant l'un après l'autre comme des outres roses jusqu'à ce que la plèvre n'éclate. Malheureusement, on a prêté l'œuvre à un musée japonais et la Tate est en accrochage, toutes les salles sont fermées, on présentera sous peu une grande rétrospective de Sophie Calle. C'est bien ma vaine... Je me console avec une carte postale. Je file ensuite dans un taxi qui me dépose devant la National Gallery. J'ai besoin de voir de la peinture, du calme serein des Veneziano, des Giotto, des Fra Angelico. En me dirigeant vers la salle des primitifs italiens, je

découvre *Les Ambassadeurs* de Hans Holbein le Jeune. Pourquoi suis-je passé par cette section du musée, pourtant dans une toute autre direction ? Les deux hommes semblent m'attendre, la salle est vide, je suis seul avec eux. Je pourrai sans gêne me rapprocher du tableau, en scruter la surface le nez contre l'huile séchée. Devant un grand rideau de brocart vert damassé se tiennent, en parfaite symétrie, Jean de Dinteville, ambassadeur de France à la cour de Henri VIII, et son ami Georges de Selve, évêque de Lavaur, venu lui rendre visite à Londres, en 1533. La ressemblance des visages est frappante. Jean de Dinteville porte au cou une médaille à l'ordre d'un saint et, sur son béret, une broche en forme de tête de mort. Son bras gauche est appuyé sur une étagère à deux tablettes et sa main droite allongée le long de sa jambe tient, entre le pouce et l'index, le long pommeau d'or décoré d'un immense gland à franges d'une épée d'apparat. Son ami, quant à lui, serre des gants de peau dans sa main droite. Il referme de sa main gauche son long manteau clérical doublé de loutre. Ils ne se regardent pas, mais leur complicité affective et intellectuelle se



reflète dans leur attitude. Le sol, en mosaïque de marbre ivoire et rose, rappelle celui de la cathédrale de Westminster. Sur la tablette supérieure de l'étagère recouverte d'un tapis persan se trouvent toutes sortes d'instruments : un globe céleste, deux cadrans, une petite machine servant à déterminer la position des astres et un cylindre d'or, genre d'horloge solaire qui donne la date, le 11 avril 1533. Sur la planche inférieure, autour d'un globe terrestre, un livre d'arithmétique entrouvert est placé près d'un recueil de psaumes, le *Veni Creator Spiritus*. Un luth, des flûtes à bec démontées, des compas et des clés reposent pêle-mêle. Le ciel, la terre, le temps,

la science et l'art figurent dans cette vanité savante. Sur le sol, peint en diagonale, sourit le célèbre crâne en anamorphose. Les deux hommes entourent la figure de la mort, mince et plate comme une feuille rigide, soulevée sur le dallage de pierre, invitante comme la trappe d'un caveau.

Je n'ai plus le goût des temperas italiennes. Cette journée m'a épuisé. Je dois maintenant retourner chez moi, à côté du cimetière de Highgate.

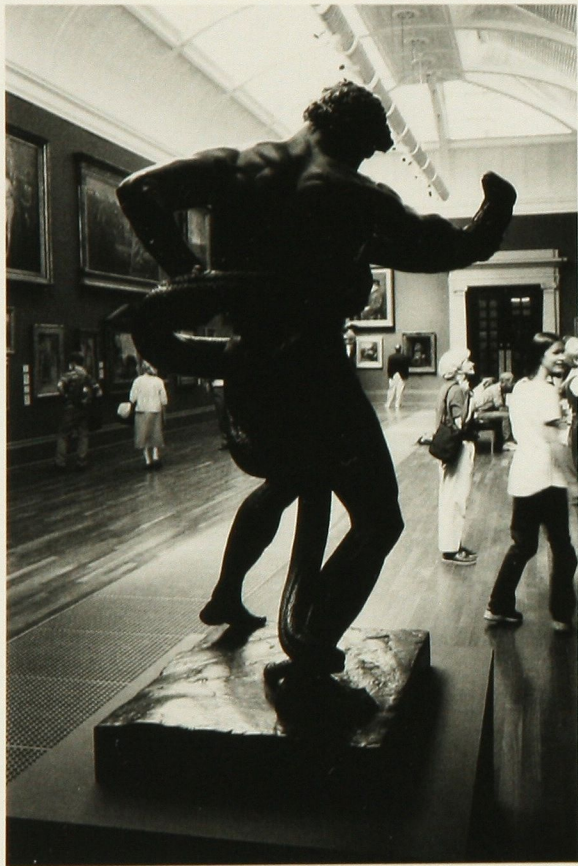
Sur le message enregistré, S. me demande de le rencontrer à la Anthony D'Offay Gallery, car je lui avais parlé de cette exposition de Ron Mueck et il veut venir avec moi. Nous irons ensuite voir la Wallace Collection et puis, A.S. nous attend chez lui vers 15 heures. Je me lève tôt afin de visiter la rétrospective de Cornelia Parker à la Serpentine Gallery. Au cœur des jardins de Kensington qui jouxtent Hyde Park, le joli pavillon d'été dessiné par William Kent a été transformé en espace d'exposition. Le chemin pour m'y rendre me conduit à l'étang dans lequel Harriet, l'épouse de Shelley, se noya. Au loin se dresse l'austère palais de briques brunes et rousses de Lady Diana où une foule de curieux nostalgiques se presse encore un an plus tard, en pèlerinage. Depuis la pièce d'eau, on dirait un essaim de mouches multicolores. Encore une fois, un couple étrange m'attend à la Serpentine Gallery, comme toujours semble-t-il depuis mon arrivée à Londres.

Isolée au centre d'une salle immense plongée dans l'obscurité, l'œuvre maîtresse de l'exposition, réalisée entièrement avec des pièces de monnaie écrasées par un train, s'intitule *Matter and What it Means*. Chacun des milliers de disques de métal, attaché à un délicat fil d'acier

qui compose l'œuvre, flotte au-dessus du sol, et leur assemblage suggère deux corps allongés côte à côte, en état d'apesanteur. Un éclairage subtil glisse sur les fils de suspension et la mystérieuse brillance du métal évoque l'émanation éthérée de leur âme. Le sol est recouvert d'autres piécettes, comme si leurs corps avaient commencé à se décomposer.

S. est déjà arrivé à la galerie Anthony D'Offay. Il observe un petit ange de cire assis sur un socle, les ailes mollement déployées, le poing sous le menton à la manière d'un penseur à l'air profondément désabusé. Nous visitons ensemble l'exposition et décidons ensuite d'aller acheter un sandwich au café voisin et de le manger à l'ombre des acacias du square Manchester, devant Hertford House qui abrite la Wallace Collection. Je profite du calme de notre déjeuner pour lui demander comment il a connu A.S. Il m'avoue simplement, sans gêne aucune, qu'ils se sont rencontrés dans un salon de massage où ils avaient travaillé ensemble quelques années auparavant. S., lui, n'avait jamais été jusqu'à la prostitution car il ne pouvait se résigner à faire la conversation. Donner ce genre de massages, me confie-t-il, n'est pas trop exigeant. Il veut bien satisfaire les clients, mais engager un dialogue avec eux, toutes les étapes préliminaires obligatoires, ça il ne peut pas. L'anonymat de la chambre de massages oblitère une certaine réalité de ces rapports. Je ne lui parle pas de mon passé récent. Nous visitons ensuite le musée dont les œuvres les plus belles proviennent des collections d'aristocrates français fuyant la guillotine lors de la Révolution, ces merveilleuses porcelaines de Sèvres, des pièces de mobilier, *Les hasards heureux de l'escarpolette* de Fragonard, *le Persée et Andromède* du Titien, *La ronde de la vie humaine* de

Poussin, tant de chefs-d'œuvre absolus de l'histoire de l'art. J'utilise le prétexte d'un grand Hercule de bronze combattant le serpent Achélous pour photographier, à son insu, mon jeune peintre en train d'admirer un tableau. Nous nous rendons ensuite à notre rendez-vous. Il est presque 15 heures.



David Logan nous ouvre la porte du 2B Elbourn House. Enfin je pénètre dans l'antre de mon alter ego. David embrasse S. mais me serre la main en baissant la tête. Me reconnaît-il ? Première surprise bouleversante, l'appartement est peint des mêmes couleurs que le mien. Exactement les mêmes tonalités : bleu corse, pourpre secret, rouge coquelicot, vert biscayen (respectivement numéros 1144, 1073, 1861 et 1555 de chez Pratt & Lambert). A.S. nous attend dans le salon, cette pièce tapissée des pages de *Brutal*. Il a décoré les cadres de portes de petits squelettes, ces figurines naïves de ferblanterie achetées sans doute au Nouveau-Mexique alors qu'il vivait à Los Angeles. Un sofa recouvert d'une couverture amérindienne aux motifs en losange est placé au centre de la pièce. Des magazines de sports sont empilés sur la table à café à côté d'un ouvrage sur le bridge. Dans le coin gauche se trouve le lit d'appoint. Je vois sur le bord de la fenêtre, juste sous les trois animaux, mon tournesol déjà fané. A.S. est assis à sa table de travail. Il écrit. C'est avec difficulté qu'il se lève pour nous accueillir. Comme il est beau de face, comme il est pâle aussi. Il n'a pas ce que j'appelle *la peau sale*, cette carnation particulière qui conserve la mémoire de trop de rencontres. Il serre S. sur son torse, le peintre masseur arrivant à peine à la poitrine de la porno star. Ensuite, comme S. nous présente, il me regarde dans les yeux, son

regard fouille le mien, me transperçant de sa lumière bleue. Mon cœur bat à tout rompre, j'ai honte et j'ai peur. Peut-être veut-il simplement me jauger ? Je soutiens courageusement son regard inquisiteur. Nous nous assoyons sur le divan et S. s'informe de sa santé. Il raconte son accident, se lève et descend son pantalon jusqu'au pubis pour lui montrer sa cicatrice, une coupure suturée rouge grenat traçant une ligne enflée bordée de points. Les médecins belges ont posé une plaque d'acier pour réunir les parties de son bassin fracturé. Comme j'aimerais faire une photographie de cette cicatrice et la superposer à mes vues de son quartier comme si mes images, en contraste avec celles de Monsieur Swann somme toute assez banales et indifférentes, relevaient d'un certain mal de vivre, d'une blessure du regard. Comme si mes yeux portaient la même balafre, le même coup de scalpel que son flanc désiré. Je ne suis pas assez fou pour le lui demander, mais je demanderai plus tard à S. de faire cette photo et de me l'envoyer. Je m'informe, en le félicitant de son courage, de ce qu'il écrit, lui à peine sorti de la l'hôpital Saint-Pierre. Il me dit qu'il travaille à son nouveau livre qui relatera le récit de son accident, une métaphore de son existence, m'explique-t-il. Il doit téléphoner à son médecin belge pour connaître avec exactitude le détail précis des interventions qu'il a subies. Je le complimente sur ses livres, sur l'impitoyable franchise de *Brutal*, sur la facture formelle de son petit recueil de poésie. Il m'avoue en avoir réalisé la mise en page, ainsi que la conception de la couverture. David nous offre à boire, S. demande une bière et moi un verre d'eau. Je me lève et l'accompagne à la cuisine. Je comprends, à l'ordonnance des pièces, que c'est une photo de la cuisine que j'ai prise la veille en passant mon appareil par l'entrebâillement de la fenêtre. David est extrêmement distant et froid avec moi, il se doute de quelque chose, c'est

évident. Je prends les verres et retourne au salon. N'osant plus me rasseoir entre eux sur le divan, je me place en retrait, sur le coin du lit pour les laisser parler ensemble. Je les regarde en silence et souvent A.S. plonge dans mes yeux son regard perçant. Voilà qu'il se lève et se dirige vers le lit. Il est maintenant debout devant moi, son grand corps dressé, mon visage arrivant juste sous sa ceinture. Il porte les mêmes shorts marine qu'hier. Je rougis. Il me demande de sa voix grave et douce si je veux voir la maquette de la couverture de son livre de poésie, toujours les yeux soudés aux miens. Il prend un cartable dans une étagère et vient s'asseoir à côté de moi, sur le lit d'invités. Son épaule touche à la mienne. Je sens la chaleur de son corps qui exalte une énergie particulière, mélange de sensualité virile et enfantine. Il ouvre le cartable à la dernière page et me montre la jaquette originale. Comme j'avais cru à un travail de photoshop, il m'explique, en se penchant sur son cahier, qu'il s'agit d'un simple collage. Il a utilisé un vieux papier peint et en a découpé les fleurs pour les disposer autour de la photographie de son corps prise par Pierre et Gilles. Le travail a été si méticuleusement exécuté que j'ai peine à le croire. Alors A.S. prend ma main dans la sienne en saisissant mon index et le glisse sur la feuille afin de m'en faire sentir le relief. Son visage frôle le mien, j'ai les boucles de sa tête de berger sur ma joue. Il sent ma gêne mêlée de désir. « Me crois-tu maintenant ? » me dit-il avec un sourire étrange, un demi-sourire enjôleur sur le côté gauche, un rictus méprisant sur celui de droite, le côté paralysé, en se relevant. Il se lève et comme il a du mal à se redresser, je le prends par la taille et le reconduis sur le divan. Je sens sous son t-shirt les muscles d'un torse encore puissants malgré l'accident, l'hospitalisation et la convalescence. S. qui a surpris mon trouble me fait un clin d'œil. Quant à David, il me fusille du

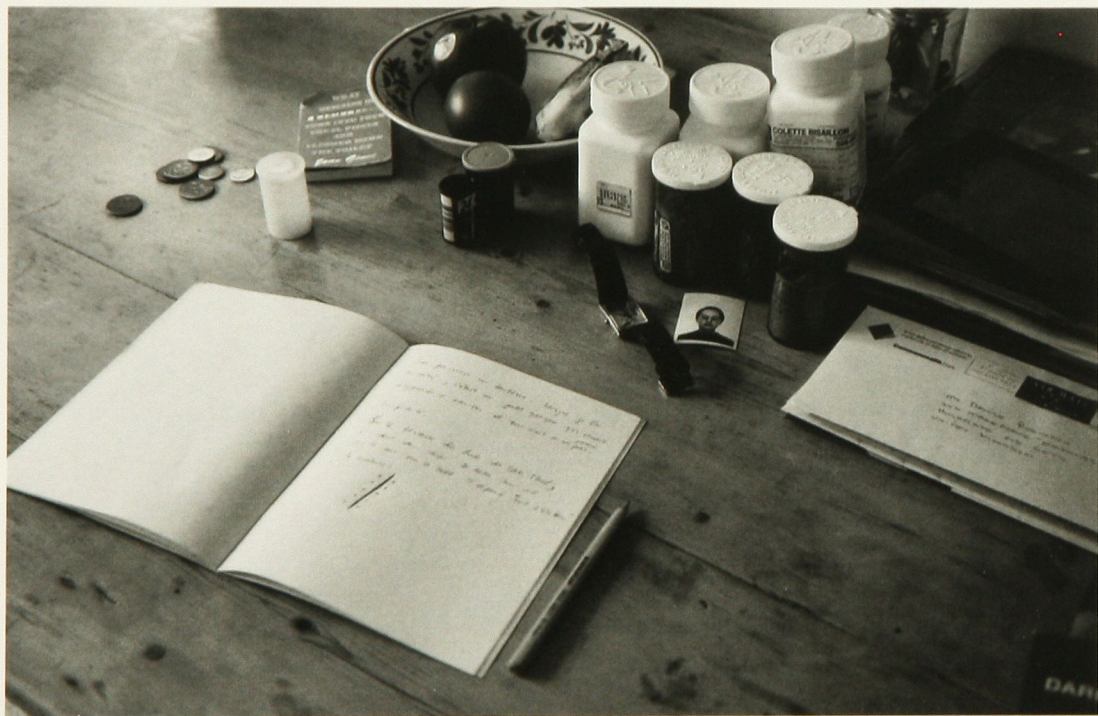
regard. Lui non plus n'a pas été dupe du jeu de son amant. Je retourne sur le lit et je reprends le cartable. A.S. qui ne cesse de m'observer me dit que c'est son *book*, je peux le consulter si cela me plaît. Je reprends l'album à partir de la fin.

Il y a collé des photographies de son groupe en concert. Je le reconnais dans ce costume de latex décrit par la teinturière, celui recouvert de dildos. Sur un autre cliché, on le voit vêtu d'un jock strap de cuir clouté avec, sur le corps, des phrases manuscrites tracées au crayon gras. Mais c'est mon idée, me dis-je scandalisé. Bof, à bien y penser, il peut bien me chiper une idée, ne suis-je pas en train de lui voler son intimité... Les autres photographies le représentent pendant les tournages de ses films, en Californie, des images de studios révélatrices de cette anatomie généreuse célébrée par les gays du monde entier. Je referme l'album et me lève pour le déposer sur son pupitre. Un cahier de notes est ouvert à côté de l'ordinateur. A.S. y a dessiné un croquis de sa cicatrice. Un sac de plastique contenant de nombreux flacons de pilules se trouve juste à côté. Il contient des inhibiteurs de prothéase et d'autres médicaments contre le sida.

A.S. n'est pas sorti de la journée et, comme il fait un temps radieux, il nous demande si on veut aller avec lui prendre un verre dans un pub Blenheim de Cale Street, juste en face de chez lui, à côté du jardin de l'église Saint Luke. On sort tous ensemble mais David ne nous accompagne pas. Il doit préparer le souper. Là-bas, A.S. nous dit combien David est extraordinaire. Il fait tout pour lui : les courses, le ménage, il change ses pansements, nettoie ses plaies, le baigne. Sans lui, il ne serait jamais passé au travers. De toute sa vie jamais personne n'avait eu autant d'attentions pour lui, jamais, rajoute-t-il, il ne s'était senti ainsi aimé. Ses yeux à cet aveu se remplissent de larmes et nous nous taisons. On entend au loin des enfants jouer et rire dans le parc de l'église.



Je pense à la pochette de plastique pleine des pilules du sursis.





De retour dans mon quartier de Highgate, plein d'un sentiment de culpabilité et de tristesse confondues, je n'ai qu'une envie : aller nager à la piscine de Makepeace Avenue. J'ai l'impression qu'il faut me laver de mes fantômes, les noyer dans l'eau chlorée. Je revois A.S., ce pauvre condamné, travaillant malgré tout à son livre comme on s'accroche à une bouée, comme si seul l'art pouvait éloigner cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête. Je le revois assis sur le siège de bois du pub de Cale Street, le visage à demi paralysé, buvant tant bien que mal son eau minérale à petite lampée, pleurant à cette révélation nouvelle, l'arrivée dans son existence de ce jeune David, là pour lui, comme une éclaircie sur un ciel irrémédiablement trop lourd.

Alors je nage jusqu'à plus de souffle dans l'eau chimique de la piscine de Makepeace Avenue. Une fois rentré à mon logis, je téléphone à mon seul S., celui de Montréal. Je veux lui dire que j'ai compris. J'entends une voix préfabriquée venue de l'autre côté de l'océan m'annonçant qu'il n'y a plus de service au numéro composé.

Jeudi matin. Je n'ai plus rien à faire à Londres. Je vais me promener dans le beau cimetière de Highgate, mon appareil photo sous le bras. J'ai besoin du silence des morts. On a recouvert une fosse avec deux feuilles de contre-plaqué, ouvertes comme les pages d'un livre. Le sol est jonché d'un fouillis de fleurs. Je me demande s'il y a un cercueil au fond du trou. Plus loin, j'aperçois une femme toute de noir vêtue à genoux sur une dalle de pierre grise, la tête inclinée. Je ne vois pas ce qu'elle regarde. Elle se relève et se dirige vers moi, le visage décomposé. Elle me frôle presque, et j'entends qu'elle chuchote, elle gémit. Un maigre filet de voix, un râle contenu, une plainte discrète, Ahhh..., Ahhh..., puis un soupir sourd comme une sonde de plomb s'enfonçant dans une cavité sombre, Sssssss... Maintenant, je peux voir ce qu'elle regardait sur la plaque de pierre. Une petite boîte au couvercle perforé, ornée de trois lettres. Je me retourne mais elle a disparu.

Un peu plus loin, je découvre au fond d'un tas de ronces, au milieu de lierres et de feuilles pourries, deux pierres tombales appuyées l'une sur l'autre. Leur surface est irriguée de tracés étranges, sinueux comme des veines.





Je dois retourner à Chelsea et faire une photographie de la table du pub Blenheim où A.S. a pleuré. Une dernière photographie. J'espère qu'il n'y aura personne car il me faut une table vide. Comme un constat ou un appel.

Je refais le même chemin, la porte de l'église Saint Luke est toujours verrouillée. Les petites pierres tombales sont toujours là, au fond du jardin, sous le vieil arbre. Derrière, l'immeuble d'A.S. Tiens, je n'avais pas remarqué cet écriteau posé près de la grille, une plaque de métal peinte en rouge, en noir et en blanc. Intrigué, je traverse la rue et je lis : Sutton Estate, Elbourn, Flamstead, Delmerend, Chipperfield Houses et une flèche courbe. Sur le blason, deux lions identiques en chiasme, un croissant de lune et une ancre. Dessous, une inscription en latin, *IN HOC SIGNO SPES NOSTRA* (En ce signe est notre espoir). Malheureusement, je ne connais pas l'héraldique.



Je me dirige vers le pub, me place de manière à bien centrer dans le viseur le siège sur lequel était assis A.S. hier et, au moment où je vais appuyer sur le déclencheur, David traverse le champ

de mon objectif. Il me demande ce que je fais là, à deux pas de chez eux, à faire des photos. Je suis pris au piège en flagrant délit de photographie. Je réponds une stupidité en bégayant. Il continue son chemin sans me saluer.

Je suis seul sur le trottoir et le regarde s'éloigner. Il porte un t-shirt rayé, son sac à dos sur les épaules et il traîne deux sacs remplis de provisions. Il a fait des courses pour son ami et s'en retourne à la maison.





Un mois plus tard...

Je rentre demain à Montréal. Avant mon départ, je mange une dernière fois avec cet ami de la MEP, celui qui m'avait invité deux ans auparavant à venir au vernissage de Pierre et Gilles, et qui m'avait remis le fameux carton d'invitation, ce petit carré de papier qui avait tout déclenché. Nous parlons d'art, de prostitution et de sainteté. Je lui raconte mon projet londonien. Il me propose de l'accompagner chez les deux photographes.

Ils habitent une maison dans la banlieue nord de Paris. Une sorte de caverne d'Ali Baba remplie de bibelots et de babioles, de milliers d'objets plus kitsch les uns que les autres. Partout des madones, des Christ en croix, des reliquaires. Un perroquet multicolore vole en liberté dans la pièce principale, celui-là même qui était perché sur l'épaule d'Étienne Daho sur la pochette de son premier disque. Jean-Luc me présente, en ajoutant que je suis celui qui leur avait téléphoné deux ans auparavant pour avoir les coordonnées d'A.S. Ils ont entendu parler de l'accident, ils sont inquiets. Je leur donne de ses nouvelles. Profitant de l'occasion, je leur demande comment ils se sont rencontrés. C'est un ami commun, Marc Almond, le chanteur de Soft Cell, qui les avait

présentés. Je le connaissais bien, ayant dansé tant de fois sur *Tainted Love* et *Bedsitter (I'm waiting for something... I'm only passing time...)* Pierre se lève soudainement et m'apporte un polaroïd. On y voit A.S. de profil, nu et agenouillé sur le sol d'une chambre d'hôtel, les bras posés sur le bord du lit pendant que Gilles reproduit sur son corps les réseaux tourmentés de ses veines avec un bâton de khôl, son premier maquillage de scène, me dit-il. « Tu sais que les types de Falcon, la compagnie de cinéma, ont reproduit son sexe pour en faire un godemiché ? Il est énorme, monstrueux, beaucoup plus grand que nature, un véritable tuyau de caoutchouc avec une ventouse à la base pour le fixer au mur et s'asseoir dessus ! » « S'empaler dessus, tu veux dire, ajoute Gilles, moqueur. Aiden me disait qu'il voulait le faire refaire à ses véritables proportions. Tu devrais l'utiliser pour ton projet, ce serait intéressant ! » Sur le chemin du retour, Jean-Luc me dit avec un sourire complice : « Voilà, tu as une nouvelle page pour ton livre... »

Le lendemain à l'aéroport, j'appelle S. à Londres pour lui faire mes adieux et le remercier pour tout. Je téléphone ensuite à A.S. J'ai décidé de tout lui avouer. Je lui raconte mon projet de livre, les photographies de Monsieur Swann, mon trajet vers lui. Je voudrais lui envoyer le manuscrit afin qu'il connaisse le portrait que j'aurai tracé de lui, à son insu. J'espère qu'il comprenne mon entreprise, j'aimerais qu'il me donne son accord, qu'il me pardonne. Un long silence au bout du fil, interminable. Il me répond finalement que mes histoires ne l'intéressent pas.

La première chose que je fais en arrivant à Montréal est de courir à l'appartement de S. sur la

rue Evans. Je suis mort d'inquiétude, je tombais toujours sur la même bande enregistrée lorsque je lui téléphonais. Ma clé ne fonctionne pas. Je sonne. J'attends. J'entends quelqu'un qui arrive derrière la porte, il fait glisser le verrou. Un étranger, un grand brun malingre, ouvre finalement la porte. Je ne le connais pas. Il me dit que S. n'habite plus là, il serait déménagé quelques semaines auparavant.

J'arrive trop tard.



Le poème de la page 20 est une traduction libre d'un des poèmes d'Aiden Shaw paru dans
*If Language at the Same Time Shapes and
Distorts Our Ideas and Emotions, How Do We Communicate Love?*,
The Bad Press, Manchester, 1996.

Les petites photographies enchâssées dans le texte sont de Monsieur Swann, les autres sont d'André Martin,
à l'exception du portrait d'Aiden Shaw réalisé par Pierre et Gilles, de la photographie du bras de S.
réalisée par Claire Laurie Dowd et des œuvres de Fragonard, Millais et Holbein.

André Martin remercie Aiden Shaw et David Logan pour leur participation bien involontaire.
Il remercie également Gaétan le Divelec et S. pour leur complicité, Pierre et Gilles pour leur gentillesse,
Jean-Luc Monterosso pour cette visite improvisée, Denise Robinson pour son hospitalité et
le Conseil des Arts du Canada.

DU MÊME AUTEUR

- Au bleu lond de la mer*, texte et gravures de l'auteur, trois ex., 1978, c.d'a.
Le souvenir rougi de l'Olympe, texte et gravures de l'auteur, sept ex., 1979, c.d'a.
Cold Fire, photos et texte de l'auteur, un ex., 1980, c.d'a.
Anagramme I, photos et texte de l'auteur, un ex., 1980, c.d'a.
From Su to Zanne, photos et texte de l'auteur, un ex., 1980, c.d'a.
Points de Suspension (Gedankenpunkte), récit, Heinrich Fitzback Verlag, Düsseldorf, RFA, 1985
Crimes passionnels, cinq faits divers photographiques, récits, Les Herbes Rouges, Montréal, 1992, et Heinrich Fitzback, Montréal, 1993
Darlinghurst Heroes, roman, Les Herbes Rouges, Montréal, 1992 et Heinrich Fitzback Montréal, 1993
L'Homme roux, gravures et texte de l'auteur, Graff, Montréal, 1994
La peste des petits garçons, texte et photos de l'auteur, Montréal, 1994
Souvenirs d'Allemagne, texte de André Martin, gravures de Françoise Lavoie, Incidit, Montréal, 1994
Les Vers, récit photographique, Heinrich Fitzback, Montréal, 1996
Darlinghurst Heroes, Contemporary Art Gallery, Vancouver, traduction et préface de Denis Lessard, 1998
Chroniques de l'Express, natures mortes, récit, Trois, Laval, 1997

Dazibao est un centre d'artistes voué à la diffusion de la photographie actuelle.
Via des expositions, des publications, des lectures, des conférences et des performances,
Dazibao soutient des pratiques artistiques et des réflexions théoriques offrant un point de vue
novateur sur la photographie ou proposant des liens singuliers avec d'autres disciplines.



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

Cette publication a été réalisée grâce à l'appui du programme
d'Aide aux expositions et à la diffusion du Conseil des Arts du Canada.

Achévé d'imprimer en août 1999 par Richard Veilleux Imprimeur.

Le projet artistique d'André Martin confronte l'écriture et la photographie par des stratégies singulières et toujours renouvelées. Depuis Traversée d'Italie, cinq pages, présentée à la galerie Jolliet de Montréal en 1982, il a réalisé plusieurs projets d'expositions qui constituent autant de livres publiés : Points de suspension (1985), Crimes passionnels, cinq faits divers photographiques (1992), Darlington Heroes (1993, version anglaise publiée par la Contemporary Art Gallery de Vancouver en 1998), Les vers (1996), Chroniques de L'Express, natures mortes (1997).

André Martin a participé à certaines expositions des plus significatives sur la scène de l'art contemporain : Diagonales, les cents jours d'art contemporain, Montréal, 1992 (commissaires : Thérèse Saint-Gelais et Colette Tougas); Le bénéfice du doute, Paris et Montréal, 1993; Seing in tongues / le bout de la langue, les arts visuels et la langue au Québec, Vancouver et Montréal, 1995-1996 (commissaire : Johanne Lamoureux); Lo Sguardo dell'altro / Le regard de l'autre, Montréal, Rimini, Rome, Vérone Florence, 1995-1996; Other Real Stories, Fotofeis, Edimbourg, 1995; La sphère de l'intime, Printemps de Cahors, 1998 (commissaire : Jérôme Sans); Chroniques et autres révélations, Centre culturel canadien à Paris, 1998-1999, (commissaires : Catherine Bédard et Jérôme Sans).

Mes modèles, son prochain récit, paraîtra sous peu.

La collection DES PHOTOGRAPHES propose un espace ouvert au croisement des genres,
un lieu de rencontre où photographie et écriture composent une même œuvre à double entrée.



9 782922 135084